

CLARTÉ

DIRECTEUR HENRI BARBUSSE

Au Sommaire de ce Numéro :

Paul AMANN.....

Maurice BOURGEOIS

CHIL

Abel DOYSIÉ.....

F. GOUTTENOIRE de TOURY



Albert MATHIEZ

Léon MOUSSINAC.....

PARIJANINE.....

Lucien PAUL

G. W. RUSSEL.....

Une nouvelle inédite d'Alexandre POUCHKINE

Dessins de BARAT-LEVRAUX de GISKIA et de Mela MUTER

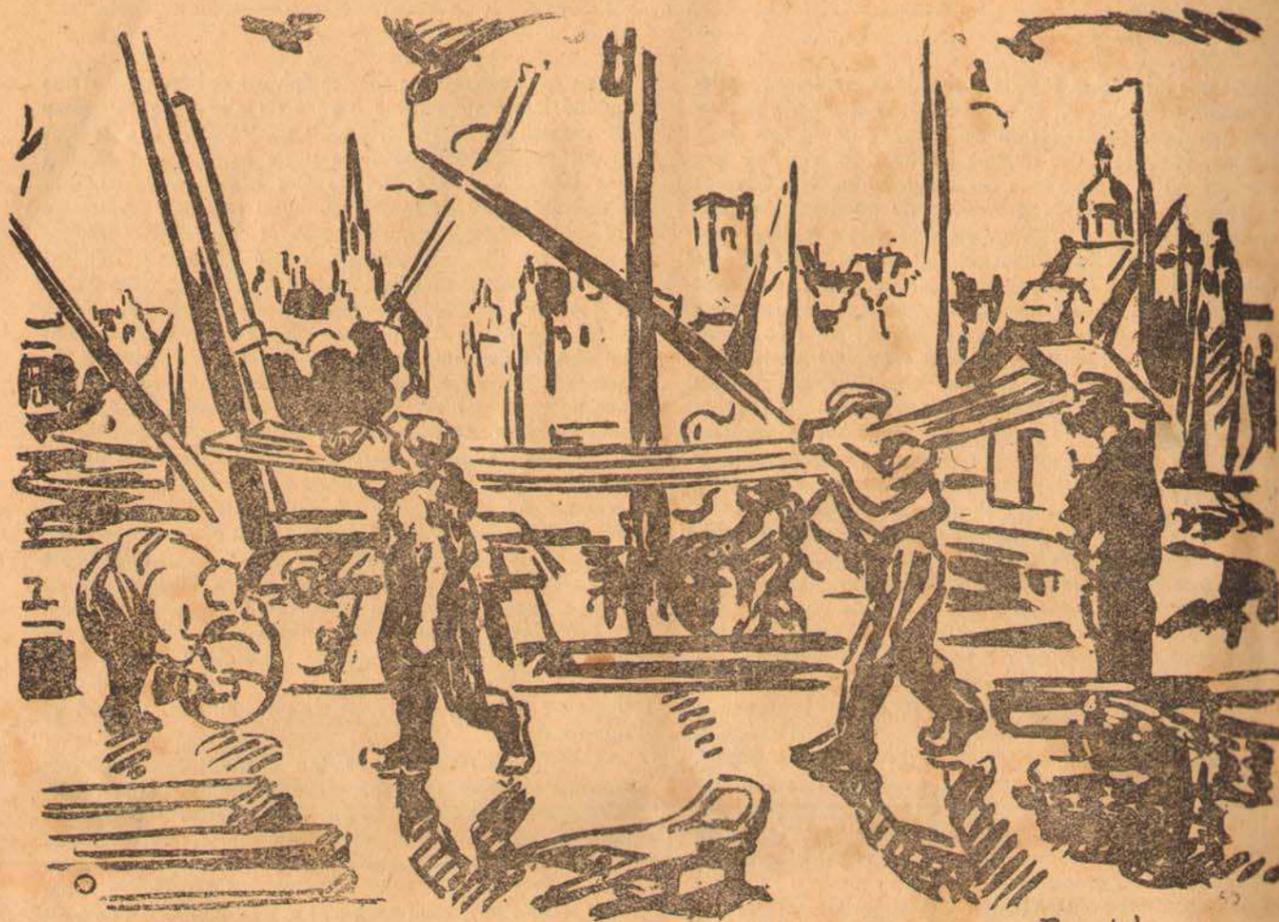
ABONNEMENTS

France...	1 an.	25 fr.	6 mois.	13 fr.	3 mois.	7 fr.
Etranger.	1 an.	36 fr.	6 mois.	20 fr.	3 mois.	11 fr.

SOMMAIRE

Vie Intellectuelle (dessin de Barat-Levraux). L'Irlande du dedans et du dehors (traduit de l'anglais par Maurice Bourgeois)	G.-W. RUSSELL 313 L. MOUSSINAC 318	Vie Sociale et Economique (dessin de Giskia). Comment les banques régénèrent la nation	Lucien PAUL 327
Etat civil du Cinéma	Paul AMANN 319	Vie Politique (dessin de Giskia). Le sens de la Conférence de Gênes	Abel DOYSIE 331
Ceux qui mentent (lettre d'Autriche)	PARIJANINE 321 CHIL 322	Pour que Gorki vienne en France	333
Lectures et débats : Tolstoï en fuite	Albert MATHIEZ 323	Comment en France l'opinion publique est empoisonnée par la presse	GOUTTENOIRE DE TOURY 334
La traite des Muses	POUCHKINE 324	Les Intérêts et la Sottise	335
L'Elite Européenne et la Terreur		La vie de « Clarté »	336
Le fabricant de cercueils (nouvelle inédite). Traduit du russe par Maurice			

La Vie Intellectuelle



Barat-Levraux

L'Irlande du dedans et du dehors

Par George W. RUSSELL
(Traduit de l'anglais par Maurice Bourgeois)

Georges W. Russell est connu en Irlande dans toutes les branches de l'art, sous le pseudonyme de Æ. Ecrivain, peintre, poète et économiste, il est un des hommes les plus qualifiés pour connaître la question Irlandaise sous tous ses aspects, si complexes soient-ils, et les présenter au public sous un jour de vérité saisissante.

Le génie d'un Dostoïevsky ou d'un Balzac peut rendre intelligibles pour nous le caractère et les actes des individus ; mais qui peut vraiment éclairer d'une lumière aussi vive l'existence multiforme d'une nation ? L'âme individuelle en impose aux esprits les plus sérieux ; mais innombrables sont ceux qui, d'un cœur léger, tentent d'expliquer le caractère d'une nation. S'il me fallait, face à face avec Dieu, confesser ce que je sais de l'Irlande, j'avouerais qu'à vrai dire, je ne connais rien du peuple irlandais, bien que j'en fasse partie. Je ne m'explique pas l'éveil des pensées dans mon cerveau ; et si ma pensée ou ma vision s'interrompaient, je ne saurais comment les ranimer, tant les sources réelles de l'imagination et de la pensée dépassent notre vie consciente. Nous savons peu de choses sur

nous-mêmes et sur notre race, parce que la moitié de l'histoire de la vie n'a pas encore été contée, et que, seuls, les imbéciles sont dogmatiques. Mais, quelque dénués que nous puissions être de compréhension et de certitude, il nous faut agir : cette nécessité pèse aussi sur les nations ; et c'est dans cet esprit d'humilité que me voici commentant les actes de mes compatriotes, au milieu desquels je vis depuis cinquante-quatre ans, et que j'observe dans toute la mesure où mes dons naturels me le permettent.

Quelle est la cause première des difficultés irlandaises ? Le peuple irlandais veut être libre. Pourquoi désire-t-il la liberté ? Je crois que c'est parce qu'il se sent en possession d'un génie propre qui ne s'est pas encore révélé au dehors sous la forme d'une civilisation, de la façon dont les Grecs, les Romains et les Egyptiens ont, dans le passé, extériorisé leur génie sous la forme d'une société possédant sa culture, ses sciences et ses arts distinctifs. C'est le même instinct qui incite un jeune garçon imaginaire à échapper aux

VIENT DE PARAITRE

MARCEL MARTINET

LA NUIT

TROTSKY a envoyé à CLARTÉ un radio pour lui annoncer que LA NUIT, « le drame de la révolution le plus tragiquement vrai », allait être mis à l'étude et représenté sur toutes les scènes de la Russie Révolutionnaire. Cet hommage ne surprendra point les admirateurs si nombreux du poète des « Temps maudits », du romancier de la « Maison à l'abri », qui a fait à CLARTÉ l'honneur de lui confier la publication de LA NUIT.

Cet ouvrage, illustré de six dessins de G. Pastré est en vente au prix de ... 5 fr. 50.

VIENT DE PARAITRE :

André MORIZET

CHEZ LENINE ET TROTSKY

préface par Léon Trotsky
avec documents photographiques inédits.

Tous nos lecteurs voudront connaître le récit du voyage de notre camarade André Morizet au pays des Soviets.

1 vol. in-16, de 400 pages 7 fr.
en vente à CLARTE, 16, rue Jacques-Callot.

VIENT DE PARAITRE

Histoire du Parti Socialiste en France

PRIX 2 FR. Par PAUL LOUIS FRANCO 2.15

Ce volume est le premier de la collection :

Histoire des Doctrines Socialistes

(LES IDÉES ET LES FAITS)

Cette collection, qui comprendra au moins 12 volumes in-12 à 2 francs, a été conçue dans le but de fournir à tous ceux qui s'intéressent à la question sociale une documentation sûre et précise qu'on ne trouvait jusqu'ici que disséminée dans des volumes importants d'un prix inabordable.

Ces volumes seront signés par Dunois, Ker, Labrousse, Mathiez, Paul Louis, Pelletier, Rappoport, etc.

On pourra se procurer les 12 volumes de la première série, soit en les achetant au fur et à mesure de leur parution, soit en souscrivant au comptant aux 12 volumes pour le prix réduit de

20 FRANCS LES 12 VOLUMES

LISTE DES 12 VOLUMES A PARAITRE EN 1922

Histoire du Parti socialiste. - Histoire des Syndicats. - Histoire des Trois Internationales. - Babeuf. - Saint-Simon et les Saint-Simoniens. - Fourier et les Fourieristes. - Louis Blanc, Vidal, Pecqueur, Cabet. - Proudhon. - Karl Marx (l'Economiste). - Karl Marx (l'Historien). - Karl Marx (l'Homme d'action). - Lassalle.

Adresser commandes et mandats au camarade Henri SUCHET, Librairie de l'Humanité, 142, rue Montmartre.

Clarté est en vente à la Livraria Peninsular de José da Silva Oliveira, r. do Poço dos Negros, 79, et Calçada do Combro, 88-A, Lisbonne.

VIENT DE PARAITRE

NOEL GARNIER

Place Clichy

poèmes, avec six bois gravés,
par G. Aucouturier.

Après le tendre et douloureux « Don de ma mère » que la critique avait été unanime à saluer comme le plus émouvant poème de la guerre, NOEL GARNIER, que cet hommage n'a pas enchaîné à une formule, publie aujourd'hui un étrange et puissant recueil.

Est-il besoin de dire qu'il ne recueillera pas les suffrages de tout le monde. Mais n'est-ce point là le sort des livres neufs ?

« PLACE CLICHY » est un livre neuf, NOEL GARNIER, un poète qui n'hésite pas à se renouveler.

Il a été tiré de ce recueil 1.000 exemplaires : édition originale numérotée au prix de 7 fr. 50 l'ex. ; 10 ex. : sur Hollande numérotés au prix de ... 20 fr. l'ex.

BIBLIOTHÈQUE COSMOPOLITE

Lisez le magnifique

TERRES DE SILENCE

Roman d'aventures et d'amour

Par St Ed. WHITE

Traduction de J. G. Delawain

Un volume : 5 fr. 75

LIBRAIRIE STOCK — PARIS

Si vous avez besoin d'un bon stylo

Achetez à "CLARTÉ" le stylo "CLARTÉ"

Vous payerez 25 francs un objet qui vous est vendu 50 francs dans le commerce.

Le stylo « Clarté » modèle « SAFETY » a plume rentrante, en or contrôlé, 18 carats, vous est garanti d'un fonctionnement parfait. Tout modèle qui ne vous aurait pas donné entière satisfaction sera repris et échangé gratuitement.

Le stylo « Clarté » est en vente à nos bureaux au prix de 25 FRANCS (y compris écrin, compte-goutte et agrafe) franco recommandé 26 fr. 50.

pièges que lui tend sa famille éprise de conventions.. Celle-ci voudrait faire de lui un médecin, lui donner une profession lucrative. Toutes les bonnes raisons sont du côté de la famille. Mais le jeune homme entend dans son âme une musique qui l'appelle hors du sentier battu. Il déclare : « Je considère que la profession de guérisseur est une profession noble. Je ne la méprise pas. Mais je désire être musicien. » Qu'est-ce donc qui fait que le jeune homme s'attache si fort à la musique — que son talent soit grand ou médiocre ? Nous conjecturons une nécessité biologique ou spirituelle, et sommes sans ressources pour le guérir de la maladie. Si on le contraint à visiter les salles d'hôpital, on fera de lui un étudiant maussade, un mauvais médecin, et il haïra d'une haine farouche ceux qui l'auront forcé à embrasser une profession étrangère à sa vocation naturelle. Si nous comprenons le désir passionné qu'a le jeune homme d'être lui-même, nous sommes à même de comprendre la passion de la nation irlandaise pour la liberté. La nation irlandaise ne veut pas prêter l'oreille aux gens raisonnables qui lui assurent, peut-être justement, que la culture et la civilisation britanniques sont aussi bonnes dans l'ensemble que n'importe quelle culture et n'importe quelle civilisation. Ce que le peuple irlandais désire pour lui-même, ce n'est point une civilisation. La théorie et la pratique de l'impérialisme lui répugnent. Les mélanges qui se sont produits à l'époque des invasions et des « plantations » entre Normands et Saxons, d'une part, et Gaels, de l'autre, n'ont rien changé au sentiment public. La race nouvelle constituée par l'union du Saxon, du Danois, du Normand et du Gael est toujours dominée par ce dernier, et le pur Gael apparaît comme l'arché-type du moi ancestral. La mentalité plus complexe produite par le mélange des tempéraments des diverses races sert l'Irlande et non ceux qui l'ont conquise. Les Irlandais ont prouvé, par trois rébellions acharnées à chaque siècle, combien leur est odieux le modèle auquel les hommes d'Etat britanniques voudraient les conformer. Je crois que l'antagonisme a son origine dans une nécessité biologique et spirituelle. Cela est-il bon ou mauvais ? Je ne saurais le dire. Le moraliste qui est en moi ne veut entendre parler que d'une fraternité de tous les hommes ; les haines de races lui font horreur. L'artiste qui est en moi se réjouit de la diversité des cultures et des civilisations, et me dit que les sacrifices sanglants ne sont pas inutiles quand il s'agit de sauver le monde de la « contagion de Brixton (1) », ce terrible résultat de l'impérialisme que prévoyait George Moore, lors d'un de ses intervalles de lucidité irlandaise. Je ne crois pas qu'il soit possible de faire des Irlandais des sujets britanniques satisfaits de leur sort. Les efforts tentés par les militaires en vue d'obtenir ce résultat sont aussi vains que ceux que ferait un fou qui prétendrait transformer en chêne un trèfle en le piquant avec une aiguille... Malgré les piqûres des baïonnettes britanniques, les gens nés en Irlande veulent rester Irlandais.

Leur nationalité est quelque chose de réel. Ils constituent l'une des plus vieilles races du monde, si ancienne, à vrai dire, que leurs légendes remontent aux origines et qu'ils ont, sur la création, des mythes qui leur appartiennent en propre. Il existe, en langue gaélique, une litté-

rature qui contient des thèmes épiques et héroïques d'une qualité imaginative égale à celle de n'importe quel pays du monde. Le fait que, depuis quatre-vingt ans, le plus grand nombre des Irlandais parle anglais, n'a modifié que superficiellement le caractère irlandais. L'existence d'une nation est de longue durée, et le mince revêtement de culture étrangère qui la recouvre depuis deux générations a sur elle aussi peu d'influence que n'en aurait, sur l'américanisme d'un jeune homme, le fait de vivre un an à Florence et d'apprendre à parler l'italien. La culture gaélique continue à inspirer ce qu'il y a de meilleur dans la littérature et dans la vie irlandaises. Des écrivains tels que Yeats, Synge, Hyde et Stephens auraient pu n'atteindre qu'à une réputation médiocre s'ils n'avaient fait face en arrière pour se plonger dans la tradition gaélique, au contact de laquelle leurs âmes s'illuminaient et prirent mille couleurs. Le dernier grand champion de la tradition gaélique fut Padraic Pearse, qui dirigea l'étonnante entreprise de la semaine de Pâques 1916. Pearse nourrit son âme de l'héroïque littérature du Gael ; et quand je pense à ce qu'il fit, et à la façon dont l'Irlande le suivit dans un vertige, je me rappelle les paroles de Standish O'Grady, ce prophète antérieur de la tradition gaélique, qui écrivit des héros et des demi-dieux de l'Irlande : « Elle n'est point morte encore, la faculté qu'ils ont de stimuler, d'exalter et de purifier. Ils vivent toujours, règnent et régneront. »

Cette tradition nationale qui animait Pearse et ses compagnons anime les Sinn-Feiners qui lui ont succédé. L'homme ordinaire peut ne pas deviner les pensées qui animent ceux de ses semblables qui lui sont supérieurs : cela ne l'empêche pas de porter en son être les mêmes éléments, et d'obéir lorsque le signal est donné. La première chose dont il faut par conséquent se rendre compte, si l'on veut comprendre l'Irlande d'aujourd'hui, c'est que le peuple irlandais est vraiment une nation qui possède une culture et un patrimoine spirituel qui lui appartiennent en propre ; que, pendant des siècles, on a refusé à son génie sa libre expression nationale, et que la passion de la liberté est plus intense aujourd'hui en Irlande qu'elle ne l'a jamais été. Nous n'attendons point de l'Italie, de la France, de l'Allemagne ou de l'Angleterre qu'elles se manifestent par des caractères différents de ceux qu'elles ont déjà révélés au monde. Ces nations sont comparables à des artistes qui ont accoutumé le public à un certain caractère dans leurs œuvres. Peut-être ont-ils produit le meilleur de ce qu'ils portaient en eux. Mais les peuples comme les Irlandais, les Russes et les jeunes nations du nouveau monde n'ont pas encore offert à l'univers le meilleur de ce qui est en eux. Ils sont comme les Grecs avant Périclès, Phidias, Sophocle, Platon et toute cette illustre civilisation dont l'avènement explique qu'une minuscule cité ait cru devoir résister à la domination d'un grand empire. L'Irlande, par le Sinn-Fein, combat pour la liberté de manifester le génie irlandais. J'ai l'impression que là est le vif du sujet. S'il n'existait pas, chez l'Irlandais, un incorruptible atôme spirituel de nationalité, jamais il n'aurait souffert et ne se serait sacrifié pendant tant de siècles.

Si j'insiste sur l'aspect spirituel de la question, ce n'est pas parce que je néglige les dommages matériels, ou que j'ignore l'argumentation économique que l'on peut dresser contre la continuation de la domination britannique en Irlande. L'argumentation économique peut être mieux

comprise du plus grand nombre, bien que je ne croie pas que l'Irlande aurait jamais été en proie à des rébellions si son peuple ne possédait point un caractère national distinct, s'il n'envisageait pas une éternité différente de celle que conçoit l'Anglais. Cependant la plupart des Irlandais, dans la conversation, ont l'habitude d'attacher le plus d'importance aux griefs économiques. Il est ridicule, de la part des défenseurs de l'Angleterre, de dire que l'Irlande, en tant que pays, a prospéré sous la domination britannique, quand elle est précisément le seul pays d'Europe dont la population, de mémoire d'homme, a été réduite de moitié. La Pologne et l'Alsace, sous leurs maîtres étrangers, ont vu s'accroître leur population en même temps que leur richesse. La population de l'Irlande est tombée de 8 millions d'habitants à un peu plus de 4 millions. Même la province si chère à l'imagination britannique, même l'Ulster, a, au cours des quatre-vingts dernières années, perdu un pourcentage d'habitants aussi élevé qu'aucune autre province. Quelle en est la raison ? C'est que, d'année en année, l'excédent de revenus de l'Irlande et la richesse accumulée ont été absorbés par le vampire qu'elle a pour voisin et dépensés en Grande-Bretagne. A l'heure qu'il est, les revenus de l'Irlande, non compris les sommes afférentes aux services irlandais, lesquelles sont conservées par le gouvernement britannique et dépensées en Angleterre, où elles servent à faire vivre des Anglais, suffiraient, sans qu'il soit nécessaire d'augmenter la taxation d'un seul penny, à entretenir une population d'un million de personnes en Irlande. Le gouvernement britannique, d'après le dernier relevé de la Trésorerie, taxe l'Irlande jusqu'à concurrence de 50.615.000 liv. st. Sur ce chiffre, 29.221.000 livres sterling, de l'aveu de l'Angleterre, ont été dépensées pour des services irlandais qui sont, dans l'ensemble, tyranniques et superflus ; et 21.394.000 livres sterling ont été mis de côté pour des usages britanniques. L'Angleterre a donc de bons motifs de considérer la possession de l'Irlande comme profitable. Je demande aux Américains, aux Français ou aux Anglais de réfléchir à ce que seraient leurs difficultés économiques si l'Allemagne, après avoir conquis leurs pays respectifs, exportait chaque année la moitié de leurs revenus en Allemagne pour qu'elle y soit dépensée ? N'en résulterait-il pas pour ces pays une ruine de l'organisme économique ? Quand on exporte les revenus d'un pays, il faut exporter aussi la population. Il faut que les ouvriers aillent là où on peut leur payer leurs salaires. Le régime de Home-Rule que le gouvernement britannique offre à l'Irlande, — je veux dire : qu'il lui impose, car il n'y a pas un seul député irlandais (Unioniste ou Nationaliste) qui ait voté en sa faveur — est, pour l'Irlande, pire que l'Acte d'Union. Il réduit l'Irlande à une complète impuissance économique. Au lieu que les intérêts de l'Irlande soient sauvegardés à Westminster par cent deux députés, leur nombre est ramené à quarante-deux, ce qui n'empêche pas la Grande-Bretagne de conserver la direction de la politique commerciale, la fixation et la perception des impôts ; en même temps, une des charges principales auxquelles est astreint le Trésor irlandais est le paiement d'une redevance annuelle de 18.000.000 liv. st. à la Grande-Bretagne. Celle-ci se réserve en outre le droit d'augmenter ultérieurement cette redevance s'il se trouve que l'Irlande possède un autre excédent de richesse qu'elle puisse s'approprier. Le gouvernement britannique est résolu à ce que l'exportation du revenu et de la population de l'Irlande continue. Le dernier Vice-Roi et le dernier Secrétaire en

Chef ont déclaré que tout le mal en Irlande venait de ce que des jeunes gens qui auraient dû émigrer restaient en Irlande. Comme ils avaient manqué au devoir qu'ils ont envers la Grande-Bretagne : celui de quitter l'Irlande, le gouvernement, l'an dernier, rassembla plusieurs milliers des plus aventureux héros de la grande guerre et les envoya en Irlande pour qu'ils y mettent en œuvre des trésors d'héroïsme inemployé. Les villes irlandaises, les unes après les autres, subirent des fusillades, des incendies, des raids, des pillages. Les excès commis par ces hommes, à qui on semble avoir donné carte blanche pour tuer, brûler, démolir ou piller, ont été comparés défavorablement, même par des publicistes britanniques en renom, aux pires horreurs perpétrées sous le régime des Tsars ou de la vieille Turquie.

Le grand mouvement d'organisation des fermiers dont Sir Horace Plunkett est le promoteur, a souffert de cette orgie de militarisme. Plus de soixante laiteries et sociétés agricoles ont eu leurs établissements démolis ou brûlés, et le gouvernement se refuse à toute enquête publique sur les agissements de ses fonctionnaires.

Ce terrorisme a-t-il atteint son but avoué : faire en sorte que l'Irlande accepte avec satisfaction la domination britannique ? Je crois qu'il n'a fait qu'endurcir l'opinion irlandaise. Si une telle politique doit réussir en aucune manière, il faut qu'elle réussisse immédiatement, avant que la nature humaine ne soit devenue insensible à force d'avoir trop enduré. Les Irlandais considèrent aujourd'hui les raids, les destructions, les incendies, les exécutions et l'emprisonnement sans jugement comme faisant partie de leur vie normale ; et le seul résultat que je puisse apercevoir, c'est le dégoût plus profond encore à la pensée de l'union avec la Grande-Bretagne.

Naguère, le caractère irlandais était plein de charme. Les habitants étaient pleins de vie, d'imagination et de sympathie ; les plus brillants causeurs du monde ; mais leurs dons mêmes de sympathie et de compréhension, la faculté qu'ils avaient d'apercevoir le pour et le contre dans un débat, les rendirent politiquement faibles. L'oppression des six dernières années a modifié ce caractère d'une façon profonde et, je crois, durable. Elle a renforcé la volonté. Les rebelles politiques que je rencontre aujourd'hui sont les types les plus élevés d'Irlandais que j'ai rencontrés au cours de mes cinquante-quatre ans d'existence. Je pense à tous ces jeunes hommes si gais, si résolus, si prêts à se sacrifier, et de plus en plus, j'ai confiance que quelque chose de grand doit naître d'une race qui produit de tels hommes en grand nombre. Je trouve même les gens du commun plus remarquables encore que leurs chefs. Mais peut-être ne devrais-je pas dire cela. Les vrais chefs sont presque inconnus. Nous ne vivons pas à une époque où les orateurs puissent faire entendre leur voix. La presse ne publie une déclaration hardie qu'en courant le risque de se voir interdire, et, en fait, beaucoup de journaux ont été interdits. Il est impossible de tenir des réunions politiques. Les directeurs et les inspirateurs sont anonymes. Ils travaillent en secret. Ils ne peuvent que « convaincre par leur présence ». Mais, au courage des humbles, je devine l'ardeur et le désintéressement des chefs, tout comme, lorsque je vois les nuages s'embraser à l'aurore, je sais que leur splendeur provient d'un soleil encore dissimulé. Le « Paddy » des caricatures anglaises, qui a comme point de départ les Handy Andys, les Micky Frees et

(1) Quartier sordide de Londres. C'est à Brixton que se trouve la prison où fut incarcéré et mourut le martyr irlandais Terence Mac Swiney, Lord-Maire de Cork, qui inspira à l'auteur de cet article, un admirable sonnet publié dans le *Times*.

les Charley O'Malleys des vieux romans, s'il a jamais eu des prototypes dans la réalité, n'a certainement pas laissé de successeurs. Je ne trouve autour de moi qu'un peuple tranquille, résolu et très endurant, si peu amoureux de la parole qu'il est presque impossible de trouver parmi les Sinn-Feiners un orateur qui attirerait les foules ou parlerait des torts causés à l'Irlande comme le faisaient les Redmonds, les Sextons, les O' Briens et les Dillons de la précédente génération. A l'heure qu'il est, l'Irlande est devenue volonté, et rien que cela. Je n'ai aucun doute que, lorsqu'un règlement sera intervenu, les charmes anciens de l'imagination et de la sympathie renaîtront, mais ils jailliront d'une vie plus profonde ; et la littérature, l'art et la société y gagneront.

J'essaie d'expliquer l'état d'esprit de mes compatriotes aujourd'hui. J'ai une haute opinion d'eux, mais je ne pense pas que l'Irlande soit en aucune manière une Ile des Saints ; et des Irlandais ont commis des choses que, pour ma part du moins, je n'essaierai pas de défendre. C'est peut-être parce que je suis pacifiste par nature et parce que je préfère faire usage des forces intellectuelles et spirituelles plutôt que de la force physique. Mais il n'est que juste de dire que deux années de raids, d'arrestations et d'emprisonnements (se comptant par milliers) précédèrent l'adoption par les Volontaires irlandais de leurs méthodes actuelles. Dans la mesure où il est jamais légitime de faire usage de la force physique — ce dont je doute, car j'ai l'impression qu'il y a d'autres moyens par lesquels le bon droit peut s'assurer la puissance qui lui est nécessaire, — en égard aux événements tragiques de l'année dernière en Irlande, l'éloge ou le blâme ne pourront être décernés équitablement que lorsque nous aurons décidé qui a le droit de gouverner l'Irlande, du peuple irlandais ou du peuple anglais. Mais d'où vient le droit de l'Angleterre de gouverner l'Irlande ? Sur quoi se base-t-il ? Certainement pas sur la volonté du peuple irlandais. Sur l'ancienneté de la possession ? Mais il n'est pas admis généralement qu'un cambrioleur qui a eu longtemps en sa possession des objets volés y a d'autant plus droit qu'il les possède depuis longtemps.

« Mais, dira-t-on, il y a l'Ulster ! ». L'Ulster est unioniste. Même dans cette province, les opinions en présence se contre-balancent si également qu'on ne pourrait faire entrer toute la province dans un Parlement ulstérien, de peur que celui-ci ne vote immédiatement sa réunion au Parlement du Sud. Il est certain que, si les comtés d'Ulster étaient autorisés à décider par un vote libre s'ils désirent s'unir à l'Irlande nationaliste, il n'y en aurait guère plus de quatre qui resteraient en dehors, et je considère comme infiniment probable que trois seulement voteraient dans ce sens. La division de l'Irlande en deviendrait si ridicule que le vote libre n'a pas été autorisé, et que les comtés qui sont en majorité Sinn-Fein ont été réunis contre leur gré aux comtés unionistes d'Ulster. Le gouvernement britannique qui divisa l'Irlande soi-disant parce que les gens de l'Ulster le désiraient n'a pas osé autoriser à voter les habitants des comtés ainsi réunis.

Je pense que le gouvernement britannique a désiré conserver une garnison en Irlande. L'aristocratie, au début, constituait cette garnison. A la chute du régime féodal, l'aristocratie perdit sa puissance, et il fallut trouver une autre garnison : on avisa alors l'Ulster que l'Irlande natio-

nale allait le tyranniser et le dépouiller, et la théorie des « deux nations » fut lancée en Grande-Bretagne et reçut force de loi dans le dernier projet de Home-Rule. Je pense que le gouvernement s'est fait tort à lui-même, et, dans trois ans, l'Ulster — (même la partie actuellement unionniste de l'Ulster) — sera aussi anti-britannique que le reste de l'Irlande. S'il était besoin d'une garnison ulstérienne satisfaite de son sort, les dispositions financières de la loi de Home-Rule auraient du être de nature à entraîner l'adhésion des hommes d'affaires ulstériens. Mais les six comtés, une fois assurés leurs propres services publics, doivent payer à la Grande-Bretagne une redevance annuelle de 7.920.000 liv. st. Cette somme a été fixée à une époque où les prix et les bénéfices avaient augmenté considérablement, alors que les constructions navales et la fabrication de la toile pour les avions pendant la guerre donnaient à l'Ulster une prospérité factice et momentanée. La Chambre de Commerce de Belfast déclara que l'Irlande tout entière ne pouvait légitimement payer une redevance supérieure à 5.000.000 livres sterling. Le fait que six comtés d'Ulster doivent trouver cette somme et encore plus de la moitié aura pour conséquence — si je connais bien mes compatriotes ulstériens — de frapper leur cerveau de folie. Ils verront la richesse créée par eux drainée chaque année vers l'Angleterre où elle servira à payer des ouvriers anglais, alors que les leurs sont sans travail. Non, le problème d'Ulster n'est vraiment pas sérieux. S'il l'était, le gouvernement britannique aurait laissé les comtés ulstériens voter conformément à leurs désirs. Le gouvernement britannique n'a pas eu confiance dans l'unionisme qu'il faisait profession de soutenir.

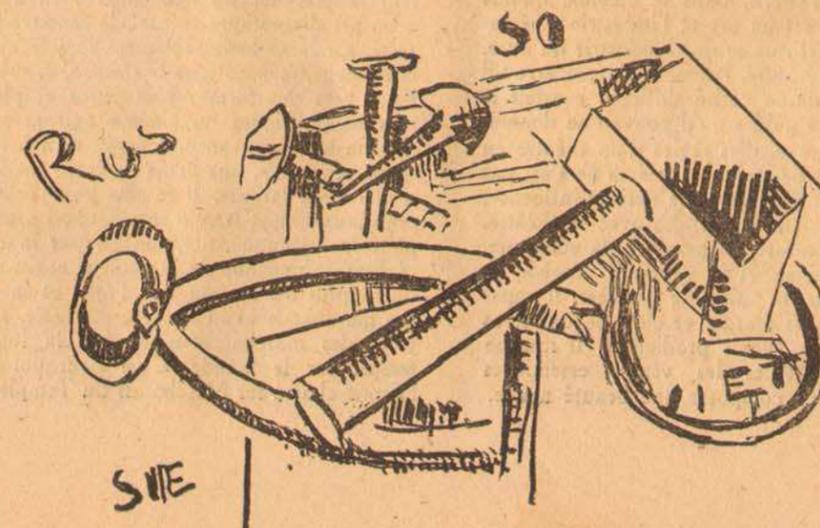
Existe-t-il une possibilité quelconque de règlement ? Je crois que l'Irlande désire vraiment vivre en paix avec sa voisine, et qu'une fois obtenue la liberté qu'elle désire, elle oublierait le passé. La Grande-Bretagne est, pour les produits irlandais, le marché naturel. Tous les Irlandais le reconnaissent. Les Irlandais sont capables de s'entendre excellemment avec les Anglais pris individuellement, car ceux-ci sont, en général, de bons garçons. Mais, pour l'Angleterre telle que la représente son gouvernement, ils n'ont que de la méfiance, et ne veulent rien avoir à faire avec elle. J'étais sur le point de dire que l'Angleterre est prussienne dans les méthodes qu'elle emploie en Irlande, mais ce serait être injuste envers la Prusse, car, si je ne me trompe, dans le traitement des Alsaciens ou des Polonais par la Prusse, il n'y avait rien de comparable, en fait de férocité, à l'oppression actuelle de l'Irlande par la Grande-Bretagne. A vrai dire, l'oppression des Polonais ou des Alsaciens par la Prusse apparaît, par comparaison, comme un gouvernement ordinaire et bienveillant. Comment se terminera le conflit anglo-irlandais ? Je ne sais. J'incline à penser que tant que ce conflit se posera entre l'Irlande et la Grande-Bretagne, il n'y aura jamais aucun règlement. La Grande-Bretagne est trop gloutonne de l'argent et du négoce irlandais pour les laisser échapper à son emprise, et trop terrifiée par la perspective d'une nation irlandaise puissante à ses côtés pour accorder à l'Irlande la liberté de développer et d'accroître sa population jusqu'à ce que celle-ci atteigne les dix ou douze millions qui pourraient normalement l'habiter. L'Irlande, comme le montre l'histoire, ne se contentera de rien de moins que sa complète liberté pour ses propres

affaires. Seul un troisième facteur issu de la situation mondiale peut rendre possible cette liberté. Non que les hommes d'Etat britanniques n'auraient pu, dans le passé, s'assurer l'amitié et la satisfaction de l'Irlande à l'intérieur de la Fédération britannique : mais ils ne l'ont pas voulu. Quand ils se sont occupés de l'Irlande, ils n'ont pas su s'élever à la noble conception de l'Empire comme Fédération de nations libres donnant libre naissance à des variétés infinies de culture et de civilisation. Cela, ils l'ont admis dans le cas du Canada, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande et de l'Afrique du Sud, pays qu'ils ne pouvaient espérer tenir longtemps soumis par la force physique à la politique de Westminster. Au contraire, quand la race était étrangère, comme c'est le cas en Irlande, en Egypte ou dans l'Inde, ils ne furent pas fidèles à cet idéal, et c'est pour cette raison que ces trois pays sont enflammés de colère contre leurs oppresseurs. Je ne pense pas que la démocratie d'un pays puisse légitimement gouverner la démocratie d'un autre pays. Un autocrate pourrait à la rigueur gouverner avec succès des nations sujettes, parce qu'il est possible de faire appel aux individus, de les émouvoir ou de les éduquer. Mais qui pourrait assumer la tâche de faire l'éducation de quarante millions d'hommes pour les éclairer sur les besoins d'une autre race ? Il serait plus facile de faire passer le chameau de la légende par le chas d'une aiguille que de faire entrer dans le cerveau d'un de ces quarante millions d'hommes la notion des besoins des quatre cents millions d'habitants de leur Empire. La goutte d'eau ne peut pas contenir l'océan. Aucune démocratie : américaine, française, allemande ou italienne, ne pourrait gouverner l'Irlande contre sa volonté avec plus de succès que la démocratie anglaise. Elles seraient toutes contraintes d'adopter les mêmes méthodes si elles étaient décidées à faire prévaloir leurs droits de maîtresses souveraines. Je crois que le gouvernement britannique est disposé à détruire de fond en comble toutes les villes irlandaises plutôt que d'accorder à l'Irlande la liberté qu'elle désire. Aucune autre nation n'est sur le point d'intervenir. Un homme empêchera une brute de donner des coups de pied à un enfant dans la rue, mais toutes les nations sont autorisées par les autres nations à traiter leurs nationalités sujettes comme bon leur semble. L'expression de « question intérieure » a été imaginée pour désigner cette autorisation, et ne fait que consacrer la vérité proclamée par Nietzsche lorsqu'il écrivit que « l'Etat est le plus insensible de tous les monstres insensibles ». Dans la Grèce antique, un esclave maltraité avait le droit d'être vendu à un autre maître ; la nation sujette, elle, ne peut

faire appel devant aucun tribunal international, mais seulement devant le Maître de la Vie, qui est ce que je ne sais quoi d'indéfinissable dont nous présumons l'existence pour la direction de l'ordre des choses. Ainsi, ici en Irlande, on endure farouchement, sans espoir qu'une autre nation intervienne, en attendant que la situation mondiale permette d'échapper aux conquérants, ou que les meules divines viennent enfin broyer l'Empire britannique comme elles broyèrent l'Empire romain, l'Empire chaldéen et les autres, dont les péchés et la magnificence ont sombré depuis longtemps dans l'oubli.

J'essaie d'interpréter l'état d'esprit de mes compatriotes plutôt que d'exprimer mes propres sentiments. En ce qui me concerne, il m'est indifférent d'être gouverné de Moscou ou de Pékin, si mes compatriotes sont heureux. Je suis par profession artiste et homme de lettres, et je trouve des consolations à la vie dans des choses auxquelles les gouvernements ne peuvent mettre obstacle : dans la lumière et dans la beauté que la Terre déploie pour ses enfants. Les termes « république » et « empire » sont des vocables obscurs pour moi. Je ne puis apercevoir par-delà ces vocables aucune beauté, aucune grandeur à quoi ils mènent inévitablement. Mais je crois à la liberté. Si l'univers a une signification quelconque, il existe pour les fins de l'âme, et les hommes ou les nations à qui est refusée leur liberté essentielle ne peuvent ni accomplir leur destinée, ni illuminer la terre de la lumière ou de la sagesse divine qui est en eux, ni façonner la réalité extérieure à l'image de ce Ciel qu'ils conçoivent en leurs cœurs.

Si j'écris ces pages, ce n'est pas que je désire que des nations étrangères cherchent noise à la Grande-Bretagne ou à l'Irlande. Mais plus il y a aura de compréhension dans le monde, plus le bien que la vie contient en puissance deviendra, dans les affaires humaines, une force invincible. Nous pouvons continuer à endurer l'oppression. Personnellement, je crois que la complète liberté de l'Irlande viendra sûrement, et que quelques-uns de ceux qui vivent maintenant verront son avènement. Elle naîtra sous l'influence de la situation mondiale, et non parce que l'Irlande sera devenue assez puissante par elle-même pour conquérir son indépendance, ou la Grande-Bretagne assez généreuse pour accorder la liberté au peuple qui excèze sa domination. Peut-être, quand le peuple irlandais aura suffisamment souffert et payé ce qu'il en coûte d'être libre, obtiendra-t-il les biens réels que procure le sacrifice. Il se peut qu'il existe une Justice qui évalue les offrandes et qui possède la puissance de faire exécuter ses arrêts.



ÉTAT-CIVIL DU CINÉMA

Par Léon MOUSSINAC

Le problème du cinéma dans les temps modernes est trop important pour qu'il n'entre pas dans les préoccupations de « Clarté ». Une rubrique spéciale sera donc tenue régulièrement dans notre revue où sera présentée une sévère critique du cinéma actuel et ses possibilités artistiques dans un avenir social plus éclairé.

Le cinéma est le premier des arts cinématographiques. Je veux dire que, dans un avenir plus ou moins proche, il ne sera plus le seul. Car les arts cinématographiques remplaceront peu à peu les arts statiques. Le prestige des plastiques fixes diminue. On ne nie pas l'évidence. L'homme moderne aspire à une conscience plus absolue de sa participation active au Mouvement. Il ne contemple plus son nombril. Il s'attarde de moins en moins aux formes immobiles de la nature. La vapeur, l'électricité lui ont fourni les premiers moyens de rechercher cette harmonie active et mouvante qui lui procure de plus en plus des satisfactions d'ordre esthétique. Le mouvement le dévore, l'absorbe et l'homme s'y livre avec joie. Siècle de mécanique, le XX^e siècle a donc logiquement découvert le premier des arts du mouvement qui associe, comme jamais, le sentiment au raisonnement scientifique. Première formule où la foule trouve sa nourriture, il était logique que la foule, toute la foule y communiât avec enthousiasme, mieux, universellement. Ainsi, ses aspirations trouvaient dans l'art nouveau une matière nouvelle où se fixer, alors que les arts statiques s'essoufflaient sur leurs vieilles routes sans parvenir à retenir un intérêt en rapport avec l'angoisse de ce temps.

Notre contemplation, dès ses origines, s'est toujours attachée de façon particulière au mouvement. Si nous aimons la fixité apparente des étoiles — et scintillement est encore mouvement, — nous admirons surtout les reflets du couchant sur le nuage qui passe ou dans les eaux de la rivière; une cascade nous étreint, une tempête nous soulève de sa grandeur. C'est qu'une certaine mobilité est essentielle au charme de toutes les choses. Inertes, elles nous arrêtent une heure; mobiles, elles nous emportent avec elles toute la vie.

Les civilisations précédentes ont exprimé leurs aspirations communes, ont fixé leur idéal dans un art: si les Grecs ont communié dans la tragédie, notre Moyen-Age a élevé la cathédrale. C'est dans le cinéma que les foules modernes exprimeront ce mysticisme sans quoi aucune époque ne saurait délivrer sa beauté.

On n'a voulu voir, d'abord, dans le cinéma, qu'une industrie. Or, le cinéma est un art et l'industrie cinématographique n'est à cet art que ce que l'industrie du livre, par exemple, est à la littérature. Aussi, le cinéma erre-t-il encore à la recherche d'une vérité difficile, conduit le plus souvent par les pires guides qu'il pouvait se donner.

On l'a entravé avec les vieilles règles d'un théâtre en mal de renouvellement et de style. Le cinéma ne s'est pas encore complètement affranchi de cette néfaste influence. Et pourtant, on ne saurait le confondre avec le théâtre, pas plus qu'avec la littérature, la peinture, la sculpture, l'architecture ou la musique. A la vérité, il procède de tous ces arts, mais il en est la puissante synthèse. Il apparaît comme leur expression élargie et c'est ce qui nous oblige à avoir foi en son avenir prodigieux. Il ramène à lui, universellement, toutes les vérités essentielles de la vie moderne pour en composer une beauté neuve.

Art indépendant, il a des lois particulières qu'il s'agit précisément de découvrir. Son sens se dégagera peu à peu au lent effort des bons artisans — rares. Mais on conçoit que la découverte d'une telle richesse ait provoqué des erreurs graves. Les tâtonnements étaient inévitables. On n'est pas arrivé d'un coup, en musique, à la symphonie. Le génie sincère et fervent de plusieurs siècles s'y est employé. Pourquoi le cinéma échapperait-il à cette nécessité, d'autant mieux que ses possibilités sont plus formidables ?

Et puis, il faut le dire, ceux qui auraient pu l'aider le plus utilement, l'ont méprisé ou bafoué.

Laissant aux mains des débrouillards de la première heure, ratés de toutes catégories, ce moyen inouï de création, les intellectuels se sont enfermés dans le mépris. Ils n'ont pas voulu comprendre, et chaque heure était perdue. Ils ont laissé s'établir ainsi une puissance financière hostile à l'art et une force mercantile qu'il s'agit maintenant de renverser. Besogne difficile. Les conséquences de l'indifférence des intellectuels sont ainsi incalculables. C'a été le pillage du trésor.

Les intellectuels n'ont pas compris que l'image pouvait n'être pas seulement expressive dans son ordre, son mouvement ou son sujet, mais belle, et qu'il s'agissait de déterminer quels éléments plastiques pouvaient concourir à cette beauté. Ce n'est pas là œuvre d'un jour ou d'un esprit quelconque. Il ne suffit pas, notamment, d'aller voir quelquefois, dans les programmes mélangés et si mal établis des salles actuelles, deux ou trois films pour comprendre tout l'avenir de l'écran et être touché par la grâce. Il faut fréquenter longtemps et patiemment les salles. La foi ne s'acquiert pas d'un coup. Dans l'état actuel du développement de la cinégraphie, même le film relativement le meilleur ne saurait contenir que des indications du possible réalisable. Et tel mauvais film, une seconde, dans l'éclair d'un geste, d'une attitude, dans l'expression d'un sentiment, la suggestion d'un éclairage, nous fait découvrir des vérités non moins essentielles.

Ce qui a tout d'abord rebuté les intellectuels, c'est précisément ce qui aurait dû être seulement pour eux une raison d'enthousiasme: la façon dont la foule a tout de suite aimé le cinéma et la force de son rayonnement international. Orgueil stupide de petits bourgeois, vanité coupable d'une intelligence qui ne croit être comprise que des élites.

Les intellectuels se rendent compte, maintenant, mais un peu tard, des tâtonnements, des lenteurs et de l'argent qu'a coûté au développement de l'art nouveau leur indifférence ou leur mépris. Et s'ils rêvent encore à un art dramatique en mal de renouvellement comme le reste, qu'ils sachent seulement que le cinéma tuera probablement quelque jour le théâtre, si celui-ci ne s'oriente point vers des formes plus pures et plus absolues. Les moyens plastiques du cinéma agiront sur les foules de demain avec puissance. L'écran sera à la fois, pour peu qu'on le veuille, une école de force moderne et un foyer d'exaltation lyrique. Il faudra pour cela que des poètes nouveaux aident les savants. Quand ceux-ci auront complété la technique, notamment, par la découverte d'une réalisation pratique de la couleur et du relief, il ne manquera plus au cinéma que l'âme et la pensée. L'œuvre des marchands avilit l'œuvre éternelle. Les mains, ni les yeux des marchands n'ont fait la lumière, en aucun temps, sur le monde. C'est pourquoi il convient que l'Esprit chasse les Marchands du Temple.

LETTRE D'AUTRICHE

Ceux qui mendient...

Par Paul AMANN

Notre collaborateur viennois Paul Amann appartient à cette élite pour qui l'art n'a pas de patrie. Internationaliste bien avant la guerre, il est resté fidèle à son idéal pendant la guerre même. En dehors d'une belle œuvre personnelle, il s'est attaché à faire connaître en Autriche les écrivains modernes français, particulièrement Romain Rolland, Jean Richard Bloch et bien d'autres. Sous forme de lettres, notre nouveau collaborateur donnera régulièrement aux lecteurs de « Clarté » une peinture saisissante de la vie terrible et de la misère d'un pays qu'a tué la guerre.

Voici toute une classe nombreuse, trop nombreuse, de fonctionnaires, employés, instituteurs, professeurs de collège et d'université, d'artistes, d'écrivains, que quatre ans de misère, venant à la suite de sept années de privations savamment graduées, ont tout doucement délogés de leur petite fierté bourgeoise. Tous ils avaient été le petit garçon de cinq ans qui poliment a indiqué le chemin de la gare ou du café à l'étranger bien mis et qui accourt, les oreilles rouges, bouleversé, à sa maman, pour lui remettre la pièce de nickel que l'étranger a laissée sur la borne ou le treillage, puisque le petit ne voulait rien prendre; et maman de lui dire: il t'a méconnu, ce monsieur, il a cru bien faire, tu donneras la pièce au premier mendiant qui passe. Et, un jour, on se trouve être ce mendiant.

Ivresse des femmes, au début de la guerre, de jeter leur superflu à la gueule du monstre, des pauvresses lançant leur mince alliance d'or dans le brasier — non pour le nourrir, mais croyant apaiser la faim de Moloch par ce geste, tout en mettant le noir anneau d'acier qui remplaçait la bague d'or. Ivresse de se dépenser pour les premiers blessés, de gaver de friandises, d'orner de fleurs, de fanions, les victimes qui portaient pour le calvaire. Volupté plus profonde, cuisante, au milieu d'une guerre interminable, de sacrifier tout son petit bien, de sacrifier de bons titres de dot et d'économies en papiers d'emprunt de guerre, de vider armoires et placards de linge et de vêtements pour en charger le « Sammelwagen », camion collecteur, qui parcourait les rues escorté de boys-scouts sonnant de la trompette. Sombre résignation inébranlable de la ménagère dont le mari était au front italien ou russe, ou serbe ou roumain (s'il n'était atteint de malaria en Albanie) qui lui faisait sacrifier son cuivre de cuisine, objet brillant et familier, telle poêle rouge qui avait jeté son éclat déjà dans la cuisine de grand-maman, son mortier où elle avait broyé tant de sucre, de noix et d'amandes, en égayant, d'un tintement joyeux, tout l'étage, tout le puits de la sombre cour. Il était livré aux usines dont il sortait douille ou anneau d'obus pour broyer avec un son un peu plus rauque la chair et les os des hommes et leurs demeures. On n'y songeait guère; on avait bien livré son mari, on allait livrer les gars cette année, devait-on réserver le cuivre de la batterie de cuisine ou le laiton de la lampe? Et Moloch prit la jambe du mari au moyen d'un mortier fondu avec les angoisses des femmes italiennes, et la vie du fils aîné par la main du Roumain que sa femme avait laissé en-

trer dans la tourmente. Le cadet, lui, écrivait de rares lettres de Sibérie. C'est vers ce temps qu'on descendait deux cloches sur trois de l'église paroissiale. Il ne restait que la sonnerie claire, grêle, de plus en plus répétée du Sammelwagen; mais le boy-scout, ou son frère cadet, avait beau souffler dans son clairon, de ses joues amaigries; il avait beau s'époumonner — les placards étaient vides, et les cœurs trop pleins, durs et fermés.

Je vous dirai un jour la psychologie de notre débâcle finale, de cette pulvérisation instantanée d'un grand Etat millénaire. La nécessité vint nous arracher à nos réflexions, à nos enthousiasmes révolutionnaires. Guerriers retournés dans nos familles, nous vîmes, à table, nos enfants, instinctivement, suivre du regard les quelques bouchées de pain amer que nous mangions avec une claire bouillie de raves acides. Et ce fut le temps des chercheurs d'or et des savants faméliques, du chemin de fer de ville arrêté par manque de charbon et des écoles glaciales, bientôt closes à leur tour, le temps où la consommation de gaz, cuisine et éclairage, fut limitée à un mètre cube par jour et famille. Voilà qui devait calmer bien des ardeurs.

C'est alors que l'annonce des secours étrangers vint fortifier bien des cœurs défaillants. Ce fut un grand bienfait moral, longtemps avant que nous fussions touchés, matériellement, individuellement. Rêver des secours pour soi-même, pour sa famille on n'y songeait pas encore, on n'y était pas fait, à cette idée de pauvre, de mendiant. Mais la vieille fierté de la petite bourgeoisie se trouvait amincie, fragile comme une coque d'œuf. Personnellement on n'accepterait rien, mais les enfants aux yeux agrandis, pâlots, maigres à se laisser compter les côtes — on n'avait pas le droit...

Vinrent la Suisse et l'Amérique, charitables, pratiques, énergiques, parlant peu, agissant en silence, comme de bons samaritains, et voilà notre vieille gamelle militaire bosselée, passée à notre petit collégien qui, tout fier, la serre sur son sac; et voilà que sa petite sœur rentre de la classe toute pleine de son aventure: une doctoresse américaine est venue examiner les enfants, les petits corps de ces enfants et leur a donné « des points »; la petite avec la moitié de sa classe, avait le chiffre trois, beaucoup avaient même le chiffre quatre, peu avaient deux, seulement la « Grete » du boucher avait le chiffre un. Et on leur distribuerait des billets qu'il ne fallait pas perdre et il lui faudrait, à elle aussi, un pot ou une gamelle et une cuiller de fer blanc... Et peu de jours après la petite bavarde rentre avec de jolies moustaches brunes de cacao, et, un jour, elle réussit à dérober au contrôle un petit morceau d'un pain blanc et doré pour le montrer à maman. La saveur de cet échantillon fait lever bien des souvenirs...

Mais les enfants se plaignent un peu de leurs sauveurs: on les force de tout manger, on leur défend de rien emporter, de rien laisser sur les assiettes et pourtant, on ne peut tant manger, on ne saurait, et ces dames sont bien

sévères... Le grand frère rentre trop souvent, une bosse à la tête, et la blouse, la précieuse blouse, déchirée, pour s'être battu, après la distribution, contre les gars d'une autre école, et sa sœur, la petite chatte proprette, étonne sa maman par un certain sans-gêne populacrier qu'elle montre à table. A voir réduit le couvert à une gamelle et une cuiller de fer-blanc, bien des sensibilités finissent par s'émausser...

Voici venir enfin les paquets suédois, danois, hollandais, l'aide puissante et discrète des Quakers anglais, et les soupers de poissons nourrissants offerts par les Norvégiens aux jeunes gens en plein « âge ingrat » où le corps, en pleine croissance, voudrait dévorer le monde entier...

Mais les harengs frits sont bien salés et nos collégiens d'assiéger l'unique robinet de l'évier local pour étancher leur soif... Et quelque fournisseur américain a dû rouler ses compatriotes généreux, car voici qu'ils distribuent des culottes d'une coupe invraisemblable et des pyjamas pour géants difformes. Il y a des femmes qui protestent, qui se plaignent d'une voix glapissante au sortir de la maison des bienfaiteurs... et les autres souffrent plus profondément encore d'entendre ces voix aigres qui déchirent le voile couvrant jusqu'alors leur humiliation : mendier, accepter l'aumône, mal remercier, récriminer contre la rudesse du sauveur, dans son for intérieur d'abord, au sein de la famille ensuite, pour être, à la fin, cette mégère bougonnante devant une porte, mendiante, mendiante, mécontents, grommelants, bien bas... C'est ainsi que quelque monsieur en pardessus se sent rougir sous le poids du sac tyrolien plein de farine et de saindoux, dont il s'est chargé de si bonne humeur, tout à l'heure...



On finit même par inviter nos enfants dans les pays d'où viennent tant de bonnes choses, en Suisse, en Hollande, en Suède, en Norvège, au Danemark (pavoisé à cause de la récupération du Sleswig) même chez des ennemis d'hier, en Belgique, en Angleterre, en Italie. Et voici des quais disciplinés de gares, où nous livrons nos enfants, numérotés, pour les retrouver, deux heures après, installés dans leurs wagons, joyeux ; six à huit cents enfants nous quittent, sans une larme, dans une toison blanche et mouvante de mouchoirs agités par les fenêtres des compartiments... Et il y en a qui vont traverser la Baltique en plein hiver, sur le pont glacé d'un vapeur dont on leur défend les salons... et des gamins de neuf ans garderont toute leur vie le souvenir — apparition blanche de fée bienfaisante — de la cuisinière suédoise ou allemande, qui, brisant sa consigne, leur a offert un bol de lait chaud avant l'heure du goûter, parce qu'ils rôdaient toujours près de la cuisine alléchante et bien chauffée...



Puis, venaient des lettres. Dans un allemand un peu bizarre et maladroit on nous disait de bonnes paroles qui allaient droit au cœur ; qu'on devait abandonner tout souci, qu'ils ne faisaient eux, que leur simple devoir d'hommes, que notre petiot les avait touché par sa mauvaise mine ; qu'ils l'avaient jeté, dès le quai de la gare, dans une perplexité comique, en lui demandant, mari et femme, chacun de son côté, s'il voulait les suivre, lui vantant à qui mieux mieux les avantages de sa maison, et le petit, ahuri, hésitant entre l'appel à la gourmandise qui part de la bouche de la dame et l'automobile dont le monsieur lui évoque la vision. A la fin il apprend, comme dans un conte de fées, qu'il aura et les courses en auto et la crème fouettée, puisque monsieur et madame sont mariés... On déchiffre le gribouillage compassé du petit où avec « oncle » et « tante » reviennent l'auto et la crème fouettée et les noms de nouveaux frères et sœurs, Gunnar, Signe, Karin... et qu'on va lui confectionner toute une garde-robe et qu'il y a le téléphone dans toutes les chambres, etc..., etc.

Puisqu'on a envoyé les petits Viennois parmi ces hommes, ce n'est pas partout un conte de fée. Avec la douleur comme qui dirait physique que vous cause la plainte maladroite, étouffée de l'enfant exilé, s'éveille toujours cette douleur morale, plus subtile de se sentir ravalé au niveau du mendiant grommelant. Mais les mois passent ; les enfants rentrent, roses, engraisés, enrichis d'une belle et féconde expérience de vie lointaine et amie.

Ils retrouvent une patrie qui va un peu mieux, qui commence à émerger, dont le pain est plus doux et plus abondant, bien qu'on le paye un prix fantastique. Alors on se découvre ça et là, la lèpre morale du mendiant : le désir de ne pas s'avouer qu'on souffre moins et de ne pas l'avouer à ses bienfaiteurs, une ombre d'envie et de malveillance en face d'autres contrées de misère. Avec tout cela, ces remords sont plutôt imaginaires. Notre misère est encore beaucoup plus réelle que nous ne pensons ; seulement on s'y est fait, en tant d'années, et on ne remarque que la petite amélioration matérielle presque compensée d'ailleurs par les souffrances nerveuses que cause la continuelle dégringolade de notre change qui s'oppose à toute pensée d'économie et à la plus simple prévision financière. Pourtant, on émerge du bourbier. Voilà des petits pains pour quarante couronnes (mille fois le prix de paix, des croissants croustillants qui nous donnent un peu d'espérance et de fierté...

En ce moment se dresse, à l'Est le spectre géant de la Faim Russe et la petite Autriche, meurtrie, glacée, abreuvée de fiel, sent son cœur qui s'éveille. Elle oublie son propre mal et veut faire des dons de sa pauvre monnaie dépréciée... *So gut ich kann...* de mon mieux. L'expérience du gouffre a porté ses fruits.

TOLSTOÏ EN FUITE

Par PARIJANINE

Le 28 octobre 1910, un peu après six heures du matin, dans les ténèbres, Léon Tolstoï tâchait d'atteindre l'écurie.

De la maison seigneuriale aux communs, il y avait une distance que la nuit amplifiait. Tolstoï cherchait du pied le sentier ; involontairement, il étendait les bras.

Peut-être cette nuit fût-elle silencieuse et grave comme un témoin. Peut-être, pourtant, le vent des bois souffla-t-il au visage fiévreux du vieillard. Il entendit alors le long bruissement des bouleaux domestiques, le hiement doux que produisait une haute gaule en raclant un tronc voisin.

Le sol était jonché de feuilles sèches que les bottes refoulaient. Parfois, cette surface légère paraissait s'enlever toute, puis retombait en pluie fine.

Tolstoï se disait-il : « J'ai tort. La bise est mauvaise, la nuit est triste. Rentrons. » ? Non, ce croyant n'était point superstitieux, ou veillait à ne point l'être. Se disait-il : « Ai-je, du moins, tout expliqué ? Ma lettre est-elle suffisante ? » Non, l'inévitable venait de s'imposer à lui comme une volonté supérieure. Il partait. Il saurait accomplir les gestes du départ. Une longue discipline de raison, d'ordre et de travail l'avait assimilé, penseur, aux gens d'action. Il avançait.

Il se trouve dans un fourré. Il tâtonne. Quelque chose lui pique les mains. Est-ce un épinier ? ou de la vieille ortie ? Il touche un arbre, il trébuche ; son bonnet tombe. Il sourit à sa faiblesse, mais ne s'accorde pas le temps de souffler. Il fouille un peu la ramée, du pied, sans se pencher. Plus de bonnet. Adieu, bonnet !

Une chandelle brûlait chez lui. La maison noire n'était pas loin. Il la regagna d'une démarche sûre. Son crâne prenait froid. « Quel fou ! », dirait-on, si l'on voyait Tolstoï vagabonder ainsi, la nuit, autour de sa maison.

Il pousse doucement la porte. L'entrée est faiblement éclairée. Il décroche un autre bonnet. « Que de superflu ! Voilà le malheur de cette maison ! » Il se coiffe. Il allume une lanterne, ce qu'il aurait dû, mais n'osait faire d'abord, et gagne enfin l'écurie. Un tremblement le saisit pendant que le vieux serviteur attelle.

Une heure plus tard, Tolstoï roulait avec ses fidèles, Sacha, Douchan, Varia, vers le chemin de fer. L'aube les éclairait. Le grincement de la télégraphe les inquiétait : il leur semblait qu'on devait les entendre de là-bas... Mais non. Sophie Andréevna, si prévenante, si soupçonneuse, dormait.

« La peur s'en va. Un sentiment de pitié pour elle m'envahit ; mais pas un sentiment de doute sur la question de savoir si j'ai fait ce qu'il fallait. Peut-être est-ce que je me trompe en me donnant raison, mais il semble bien que j'aie sauvé — non pas Léon Nicolaiévitch, mais que j'aie sauvé ce quelque chose qui, si peu que ce soit, existe en moi... »

Cette certitude du mieux dans la fuite, dans l'affranchissement à l'égard du bien-être et de la mauvaise richesse, dans la négation d'un devoir de famille périmé et quasi déshonoré par les contestations et les chicanes, — peu de gens semblent avoir excusé ou, surtout, compris cette certitude qui animait Tolstoï. Le 28 octobre, en quittant sa maison, il se détachait résolument, définitivement, du commun des hommes. Le délire des hauteurs l'entraînait. Et pourtant, dans sa fuite, il renouvellait en lui-même ses scrupules, ses motifs d'hu-

milité. « Tu vois combien je suis mauvais, — écrivait-il. — ... Il y aura une issue, qu'on le veuille ou non, il y en aura une, et ce ne sera pas l'issue prévue. Et puis, il ne faut penser qu'à ceci : ne pas pécher... »

Ce qui veut dire, selon Tolstoï : Même loin de vous, loin de tous, il faut tâcher d'être bon, de rester fidèle à la règle essentielle : l'amour du prochain.

« Le comte Tolstoï est un monstre d'orgueil », a dit l'évêque, le pénitencier que le sage refusa d'entendre, en mourant. L'issue de son escapade, l'issue imprévue, l'unique issue possible, n'était-ce pas la mort pour un homme dont l'orgueil monstrueux avait rivalisé avec la présomption des saints, dont l'effort s'était haussé à cette gageure : l'observance absolue du christianisme primitif ?

« Pourquoi vouloir, comme certains, faire du comte Tolstoï un héros et un saint ? Pourquoi voir, dans ce douloureux départ, une sorte de fuite au désert ? »

Voilà ce que demande M. Charles Salomon, qui publie, pour la première fois en français, les merveilleux documents que nous utilisons ici. (*Nouvelle Revue Française*, 1^{er} mai 1922.)

Pourquoi, en effet ? Tolstoï lui-même connaissait sa « faiblesse ». Ne connut-il pas toutes les faiblesses des fortes natures ?

Laissons de côté certains ressentiments personnels de certains membres de la famille à l'égard de « certains amis » de Tolstoï : ressentiments auxquels consent, dirait-on, assez volontiers M. Salomon. Laissons cela.

Mais la fuite de Tolstoï a été jugée plus durement encore parmi les Russes étrangers à cette famille. Et si « des intellectuels russes » ont blâmé Tolstoï, faut-il espérer qu'on revienne ailleurs sur ce jugement-là ?

On n'a point encore osé (pensons-nous) écrire ce que l'on disait négligemment, en remuant du sucre dans un verre de thé, ce que nous avons entendu dire de Tolstoï ermite, ce que l'on avait dit de Tolstoï cordonnier ou laboureur : « Tout ça, c'est de la comédie... » Mais le temps de l'écrire viendra, le temps de « la critique impartiale »...

Nous affirmions ici même, récemment, qu'« il n'y a point de héros dans la solitude ». Nous le croyons. Mais que cherchait Tolstoï ? Que fuyait-il ?

« Michel Pétrovitch... ne pourriez-vous pas me trouver, près de vous, dans le village, une chaumière, ne fût-ce que la plus petite, mais indépendante et chaude, afin que je sois le moins longtemps possible une gêne pour vous et votre famille ? »

Il écrit cela à son fidèle ami, le paysan Novicov. C'a été le bonheur de Tolstoï de trouver de grands amis (dont plusieurs furent de grandes âmes et de fins esprits, tels Bondarev, Soutaev et ce même Novicov), parmi les paysans russes. Et sans doute Tolstoï n'a-t-il été complètement, profondément « senti » que par ces âmes-là.

Si donc Tolstoï se dérobe à notre monde intellectuel, s'arrache à la tyrannie du bien-être, c'est qu'il cherche « la vie normale », selon sa loi, selon sa race, selon son cœur et sa raison.

L'œuvre essentielle de Tolstoï, comme celle de tous les grands moralistes (et il fut un admirateur exceptionnel de Socrate, de Montaigne, de La Rochefoucauld,

de Pascal et de Rousseau; et n'oublions pas ses maîtres Çakya-Mouni, Confucius, le Christ), l'action extérieure et le drame intime de Tolstoï se résument en cette recherche de « la vie normale », de rapports harmonieux entre l'homme et la nature, entre le corps et l'âme, entre les actes, les habitudes et la pensée.

On peut discuter les conclusions de Tolstoï, et ce n'est pas notre dessein d'apprécier ici sa philosophie, sa « conception du monde », comme on dit en russe. Mais si l'éthique a une raison d'être, il est évident que cette raison doit se trouver tout d'abord dans une concordance rigoureuse entre la conduite et les principes. Dans la vie intime de Tolstoï, c'est de cela qu'il s'agit.

Notre veulerie nous a suggéré de répartir les ouvrages de Tolstoï en deux catégories. Nous ne pouvions nous dispenser de l'admirer. Nous avons fait un choix. Nous avons dit : il y a l'art de Tolstoï, et il y a sa doctrine. Nous avons choisi l'art et repoussé la doctrine.

De semblables dissociations sont un signe des temps : nous sommes de vieux dilettanti.

Je suis chose légère et vole à tout sujet,
Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet.

Sur l'arbre géant qui envahit la terre et conquiert le ciel, la mouche à lunettes ne voit que deux ou trois fleurettes.

L'auteur de cet article a fait cette expérience difficile, mais fructueuse : pendant un an, il a vécu dans la solitude du steppe, ne lisant que Tolstoï, et il y a « d'un bout à l'autre » ; en un mot, il a vécu, dans la mesure de ses capacités, la vie entière de Tolstoï; car l'œuvre entier de ce maître est une confession.

Il dira, ce témoin, que la vie de Tolstoï est un spectacle éminemment philosophique, rationnel et poétique. Sentiment d'unité, sentiment de logique, sensation de vouloir, de persévérance, de succès, de revers et d'accomplissement.

Jamais les idées de Tolstoï ne viennent de la région du hasard. Jamais ses faiblesses ne procèdent d'un revire-

ment idéologique. Il déçoit parfois. Il ne trompe jamais.

Sa vie est une aventure tragique comme celle des rares hommes qui ont voulu accomplir ce qu'ils enseignaient.

Peu nous importe le moment où Tolstoï prend une décision suprême. Peu nous importe qu'il soit tard. Nous ne connaissons « ni le jour, ni l'heure ». Ce qui importe, ce qui justifie le drame, c'est le dénouement. Et le dénouement d'une vie spirituelle n'est pas dans la mort, mais dans un acte suprême de puissance, de vertu.

Tolstoï est de ceux qui ont fait une fois ce qu'ils voulaient faire : il l'a fait, en cette nuit du 28 octobre, où il prépara sa valise et chercha à tâtons, dans les froides ténèbres, l'écurie...

Il voulut, en cette nuit, partager la vie pénible de ses frères, les paysans, se confondre avec son peuple, se débarrasser d'une gloire vaine. Il ne chercha d'autre solitude que celle d'une humanité primitive, étrangère à une civilisation qu'il méprisait; en 1910, il pressentit et voulut, sans doute, ignorer, parmi d'humbles ignorants, 1914 — Mais, par là, il se détachait du vulgaire.

Il fuyait la richesse, l'admiration, les reporters, les photographes; il fuyait des affections ingrates; des personnes qui n'aimaient en lui que l'imperfection et la faiblesse; qui ne se souviennent, jusqu'à présent, que de ses faiblesses; il fuyait surtout le Léon Tolstoï qui nous touche encore et qu'il abhorrait, le Tolstoï qui enseigne, qui prêche, et — qui reste en chaire... Est-ce par excès d'orgueil ou par excès d'humilité, on en décidera diversement, mais il voulut parfaire son œuvre, il voulut être parfait.

Puisque l'on dénie à Tolstoï le titre de « héros », il faut admettre sans doute que, depuis Carlyle, ce titre est bien déshonoré.

Quoi qu'on en conclue, les mots dans cette affaire n'ont aucune importance. Et notre seule bassesse nécessite une explication; et c'est parce que nous sommes en désaccord avec nous-mêmes et n'avons point de vie normale, que nous croyons utile ou intéressant de justifier la fuite de Tolstoï.

LA TRAITE DES MUSES

Connaissez-vous La Cote Auxiliaire ? C'est un journal hebdomadaire qui prétend avoir le plus fort tirage de la presse financière. Sous la direction d'un M. Maurice Bernard, La Cote Auxiliaire commente comme tous les organes financiers, les nouvelles du marché aux Titres et s'efforce de placer — évidemment par simple idéalisme — certaines valeurs dans le portefeuille de ses lecteurs.

Quoi qu'il en soit, j'ai fait la connaissance de La Cote Auxiliaire. Son numéro du 15 avril m'est tombé sous la main par hasard. Mais tranquillisez-vous, je ne vous parlerai pas des inévitables commentaires que j'y lus sur l'avance et le recul de toutes les « Toutou-Caca » de la cote. Je signalerai simplement l'étonnant article de tête qui l'adornait sous le titre significatif : Il faut en Russie, opposer les ambitions.

C'est le plus ingénu et le plus monumental aveu de stupidité sentencieuse, d'aveuglement cynique et sordide. Ecoutez la thèse :

« Les émeutes comme les révolutions sont des spasmes de l'orgueil humain... Quelques tempéraments de la Cité président aux turbulences humaines ; l'ambition immense d'un Mirabeau est à l'origine de notre révolution de 1789, etc. »

Vous comprenez. Tous les événements historiques sont le fait de quelques individus. Exemples (et c'est là que La Cote

Auxiliaire touche au sublime), Clemenceau, Foch, Poincaré, Pasteur, Newton et dans le domaine des plus égoïstes sensations artistiques (sic), Shakespeare, Corneille, Balzac, Stendhal, la vibration lumineuse d'une toile de Velasquez, la joie prodigieusement renouvelée d'un Rubens, les sublimes enivrants de Beethoven, etc., etc.

Ce qu'il y a d'admirable c'est la conclusion qui suit cette prestigieuse énumération.

« Nous n'avons que faire des dissertations sur les grands courants de l'humanité. Le temps presse et ce qu'il nous faut sans long délai, c'est la reconnaissance par la Russie du droit de propriété, aux étrangers comme aux nationaux.

Pour cela, il suffit d'acheter « les féroces doctrinaires » russes qui ne sont que des « orgueilleux déchainés » comme sans doute la Cote Auxiliaire eût pu se passer la fantaisie d'acheter un Shakespeare, un Rubens, un Pascal (Voir plus haut).

Une telle inconscience est à tout le moins pittoresque. Enfin dans la mesure où elle frappe les milieux financiers, elle nous démontre une fois de plus que le jour où l'idéalisme révolutionnaire massacre ces gens-là, il ne fait que consacrer officiellement leur mort survenue fort longtemps auparavant.

CHIL.

L'Elite européenne et la Terreur

Par Albert MATHIEZ

Nous avons reçu le 5 mai dernier, de notre ami et collaborateur Albert Mathiez, la lettre suivante dont nous croyons devoir donner connaissance aux lecteurs de « Clarté » :

Je lis, dans une nouvelle réponse de Romain Rolland à Barbusse, que les massacres de la Terreur auraient détourné de la France révolutionnaire les sympathies de l'élite intellectuelle européenne. C'est là une affirmation trop absolue qui, pour être courante, n'en est pas plus vraie. Voulez-vous me permettre de la rectifier par quelques faits ?

S'il est vrai que certains écrivains allemands, comme Frédéric Stolberg, Klopstock, Wieland, Georges Koerner, abjurèrent la cause française après la mort de Louis XVI, en revanche, d'autres non moins illustres ne les suivirent pas dans leur palinodie. En pleine Terreur, Fichte prit la défense de la Révolution dans deux pamphlets retentissants qu'il fit paraître à Zurich au cours de l'année 1793 et qui ont pour titre : *Revendication pour la liberté de penser et Contribution pour rectifier le jugement public sur la Révolution française*. Il est vrai que Fichte n'osa pas les signer de son nom. Mais son anonymat fut vite percé à jour.

Vers le même temps, le musicien Reichardt, maître de chapelle du roi de Prusse, dont les lettres écrites de France avaient fait scandale, était obligé de donner sa démission de ses charges. Mais il restait tellement fidèle à la Révolution que son fils adoptif s'enfuyait de Prusse et s'engageait, sous le nom de Richard, dans l'armée française où il devint officier de cavalerie.

En pleine Terreur encore, Rebmann défendait la politique des Montagnards dans les gazettes qu'il rédigeait à Dresde d'abord, à Altona ensuite, avant qu'il trouvât un refuge en France. Les autres écrivains allemands se taisaient et pour cause ! La terreur royaliste leur fermait la bouche. Mais leur silence était assez éloquent sur leurs véritables sentiments.

Les écrivains anglais, dans leur ensemble, se montrèrent plus fermes que les écrivains allemands. Beaucoup tinrent à honneur de ne pas plier devant la sévère répression organisée par Pitt, dès l'automne de 1792, contre tout ce qui était suspect de jacobinisme. Wordsworth, dans une réplique à l'évêque de Llandaff, Watson, se livra à une vive satire des vices de la société anglaise et à une apologie enthousiaste de la République. Il est vrai que sa réplique ne put paraître, faute d'imprimeur. Mais le fait reste : Wordsworth justifiait le supplice de Louis XVI ! Quand la guerre fut déclarée entre sa patrie et la France, il fit des vœux pour la victoire de celle-ci, qu'il regardait comme la victoire de l'humanité. Le même Wordsworth expliqua la Terreur dans ses *Préludes*. Il voyait dans les excès révolutionnaires « les effets mystérieux et terribles des crimes du passé qui seraient suivis de l'édification pacifique et efficace de la société nouvelle. »

Ses amis et ses émules Coleridge et Southey eurent la même attitude. Ils devinrent en 1793 d'ardents disciples du socialiste Godwin qui dédia son célèbre *Essai sur la justice politique* à la Convention nationale. Coleridge se vantera plus tard, sous le Directoire, de n'avoir jamais désespéré de la liberté : « Car jamais, ô liberté, par un dévouement imparfait, je n'ai terni ton éclat ou glacé ta flamme sacrée ! Mais j'exultai au son des péans de la France délivrée et je baissai la tête et pleurai au seul nom de l'Angleterre ! »

Le grand poète écossais Robert Burns inscrivit dans son poème à *L'Arbre de la liberté* la strophe suivante, sur la mort de Louis XVI :

Le roi Louis pensa le couper,
Quand il était haut comme rien, homme,
Pour cela, le gardien lui fracassa la couronne
Et lui coupa la tête, homme !

Beaucoup d'Anglais éminents, comme Thomas Muir, Perry, Benjamin Vaughan, s'enfuirent en France pour échapper aux tribunaux de Pitt.

En 1799 encore, Southey regrettait les Jacobins et faisait l'apologie de la Convention. Coleridge publiait, en 1798, dans le *Morning Post*, une vive attaque contre les ennemis de la Révolution. C'est seulement sous le Consulat, quand la République tourna au césarisme, que les trois amis, Southey, Coleridge et Wordsworth se détournèrent de la France. Et encore, Coleridge resta-t-il jusqu'à la fin fidèle à l'idéal révolutionnaire.

Il n'est donc pas exact que les excès de la Terreur aient été condamnés sommairement et unanimement par l'élite intellectuelle de ce temps-là. Il y eut sans doute, alors, comme aujourd'hui, des Romain Rolland pour se réfugier au-dessus de la mêlée sociale dans un puritanisme supérieur, mais il y eut aussi des Henri Barbusse pour comprendre les raisons profondes d'une crise sans précédent et pour maintenir leurs sympathies et leur concours aux hommes d'action qui menaient le combat d'un cœur intrépide.

Romain Rolland est agrégé d'histoire. Je regrette qu'il ne connaisse pas mieux la Révolution française. Ce n'est pas d'aujourd'hui, au reste, qu'il se trompe dans les jugements qu'il porte sur les événements et sur les acteurs du drame. S'il avait pris la peine de s'informer, il n'aurait pas écrit ce *Danton*, dont la valeur littéraire ne peut faire oublier ni excuser la fausseté prodigieuse.

Puis, si Rolland connaissait l'histoire vraie des Révolutions, peut-être n'aurait-il pas commencé sa campagne actuelle qui dénote plus d'incompréhension encore que d'impuissance.

Veuillez, cher citoyen, si vous le jugez bon, publier cette mise au point historique dans *Clarté* et me croire votre cordialement dévoué

NOUVELLE

Le Fabricant de Cercueils

Par Alexandre POUCHKINE (Traduit du russe par Maurice)

Ne voit-on pas, tous les jours, des cercueils,
De blancs cheveux au caduc univers ?

DERJAVINE.

Les dernières hardes du fabricant de cercueils Adrien Prokhorov avaient été empilées sur un corbillard, et un couple de rosses efflanquées se traîna, pour la quatrième fois, de la Basmannaïa à la Nikitskaïa, où le fabricant s'installait définitivement. Après avoir fermé la boutique, il cloua à la porte cochère un écriteau annonçant que la maison était à vendre et à louer, et partit à pied pour son nouveau domicile.

En approchant de la jaune maisonnette qui séduisait depuis longtemps son imagination et qu'il venait enfin d'acheter pour une somme assez ronde, le vieil homme s'étonnait de n'avoir point le cœur bien gai. Quand il eut passé ce seuil qui n'avait rien de familier, quand il trouva toute la demeure sens dessus dessous, il soupira, songeant à la mesure délabrée où, pendant dix-huit ans, l'ordre le plus sévère avait régné; il se mit à gronder ses deux filles et la servante de leur lenteur, et entreprit de les aider.

Tout fut bientôt rangé : l'arche aux icones, le buffet avec la vaisselle, la table, le canapé et le lit occupèrent les coins qu'on leur avait destinés dans la pièce du fond; la cuisine et le salon accueillirent les marchandises du patron : cercueils de toutes couleurs et de toutes dimensions, armoires contenant les chapeaux et manteaux de deuil qu'on louait aux clients, ainsi que des torches. On suspendit, au-dessus de la porte cochère, une enseigne qui représentait un Amour potelé, tenant un flambeau renversé, avec cette inscription : « Ici, on vend et on rembourse les cercueils, avec ou sans peinture. Location à la journée. Réparation des vieux. » Les jeunes filles se retirèrent dans leur chambre; Adrien fit le tour de son logement, s'assit près de la fenêtre et commanda le samovar.

Les lumières de notre lecteur ne lui permettent pas d'ignorer que Shakespeare, de même que, plus tard, Walter Scott, nous a présenté des fossoyeurs plutôt enjoués et facétieux; sans doute ces auteurs voulaient-ils frapper notre imagination par un contraste.

Le respect que nous professons pour la vérité nous interdit de suivre ces exemples, et nous sommes obligé d'avouer que l'humeur habituelle de notre fabricant s'harmonisait absolument avec son lugubre métier. Adrien Prokhorov était, d'ordinaire, morose et pensif. Il ne se départait guère de son silence que pour gronder ses filles quand il les surprenait, désœuvrées, occupées à guigner, par la fenêtre, les passants, ou bien pour demander des sommes exorbitantes à ceux qui avaient le malheur (le plaisir, parfois), de recourir à ses services.

Ainsi donc, Adrien, assis près de la fenêtre, tout en dégustant sa septième tasse de thé, restait plongé, selon sa coutume, en de sombres réflexions. Il songeait à une pluie diluvienne qui, huit jours auparavant, avait assailli,

aux portes de la ville, l'enterrement d'un général en retraite. Par suite de ce mauvais temps, plusieurs manteaux s'étaient rétrécis, plusieurs chapeaux de deuil s'étaient déformés. Le fabricant prévoyait, hélas ! d'inévitable débours : sa vieille collection d'ajustements funèbres tombait dans un état pitoyable. Il espérait se dédommager aux frais de la vieille boutiquière Trukhina, qui se mourait depuis près d'un an. Mais elle s'éteignait dans un quartier lointain, et Prokhorov avait sujet de craindre que les héritiers, infidèles à leur promesse formelle, ne négligeassent de l'envoyer chercher à l'autre bout de Moscou : peut-être s'arrangeraient-ils avec un autre entrepreneur.

Ces réflexions furent brusquement interrompues par trois coups mystérieusement, maçonniquement frappés à la porte.

— Qui va là ? demanda le fabricant de bières.

La porte s'ouvrit et un homme que, du premier coup d'œil, l'on pouvait reconnaître pour un Allemand et un artisan, s'avança, jovial, vers le fournisseur d'obèques.

— Excusez-moi, cher voisin, — dit l'étranger, en ce baragouin que nous ne pouvons, jusqu'à présent, entendre sans rire, — excusez-moi si je vous dérange... J'avais hâte de lier connaissance avec vous. Je suis cordonnier de mon état, je me nomme Gottlieb Schultz et j'habite en face, dans cette maisonnette que vous voyez là. Je célèbre demain mes noces d'argent, et je vous prie de me faire l'honneur, vous et vos filles, de dîner chez moi, en ami.

Cette invitation fut acceptée de bon cœur. L'entrepreneur de convois fit asseoir le cordonnier et lui offrit une tasse de thé; bientôt, grâce au franc naturel de Gottlieb Schultz, ils en arrivèrent à causer amicalement.

— Comment marche le commerce ? — demandait Adrien.

— Hé ! hé ! — répondait Schultz, — couci-couça. Je n'ai point lieu de me plaindre. Ma marchandise, bien sûr, n'est pas la même que la vôtre : un vivant arrive toujours à se passer de bottes, tandis qu'un mort qui n'aurait pas de bière trouverait la vie dure.

— C'est la vérité même, — remarquait Adrien. Seulement, voilà : quand un vivant n'a pas de quoi s'acheter des bottes, il va son chemin, sauf votre respect, pieds nus; au lieu qu'un mort nécessiteux prend tout de même sa bière, sans payer !

L'entretien se poursuivit de cette façon durant quelque temps. Puis le cordonnier se leva et prit congé en renouvelant son invitation.

Le lendemain, à midi juste, le marchand d'honneurs funèbres sortait, avec ses filles, de sa nouvelle habitation, et se rendait chez le voisin. Nous omettons ici la description du cafetan russe que portait Adrien Prokhorov, et celle de la toilette tout européenne dont se parèrent Akoulina et Daria; c'est manquer, nous le savons, à une habitude prise par les romanciers d'aujourd'hui. Nous croyons pourtant indispensable de noter que ces demoi-

selles s'étaient coiffées de chapeaux jaunes et chaussées de souliers rouges, tenue qu'on ne leur voyait qu'en de solennelles occasions.

L'étroit logement du cordonnier était rempli d'invités; c'étaient, en majeure partie, des artisans allemands, accompagnés de leurs femmes et de leurs ouvriers. La caste des fonctionnaires russes n'était représentée que par un certain Yourko, gardien de la paix : si modeste que soit ce titre, l'agent du pouvoir avait su gagner la bienveillance particulière de son hôte. Il s'acquittait fort honnêtement de son service depuis vingt-cinq ans. L'incendie qui détruisit, en 1812, l'antique capitale de la Moscovie, anéantit aussi la guérite jaune du sergent de ville. Mais à peine l'ennemi eut-il été refoulé qu'une guérite neuve surgit à la place de l'ancienne : elle était peinte en gris et ornée de blanches colonnettes d'ordre dorique; et le factionnaire reprit sa promenade, vigilant et sculptural comme un guerrier d'autrefois. Il connaissait de près la plupart des Allemands qui vivaient dans ce quartier : certains d'entre eux, même, avaient eu l'occasion de passer chez lui, c'est-à-dire au poste, la nuit du dimanche au lundi. Adrien s'empressa donc de lui serrer la main, sachant qu'on peut avoir besoin, tôt ou tard, d'un homme de cette espèce; et lorsqu'on se mit à table, le marchand de cercueils s'assit à côté du gardien de la paix.

M. et Mme Schultz, ainsi que leur fille Lotchen, qui était âgée de dix-sept ans, tout en dinant eux-mêmes, faisaient les honneurs de la table et donnaient parfois un coup de main à la cuisinière. La bière coulait à flots. Yourko mangeait pour quatre. Adrien ne se laissait pas devancer. Ses filles gardaient une attitude réservée. La conversation en allemand devenait, d'heure en heure, plus bruyante.

Tout à coup, le maître de la maison réclama l'attention de ses convives, fit voir une bouteille cachetée, la déboucha et proféra fortement en russe :

— A la santé de ma bonne Louise !

Un demi-champagne répandit sa mousse. Le cordonnier embrassa tendrement son épouse qui, malgré ses quarante ans, avait encore le teint frais, et les invités burent avec tapage à la santé de la bonne Louise.

— A la santé de mes aimables convives ! — s'écria le patron en débouchant une seconde bouteille; et les invités lui rendirent grâce en vidant leurs verres.

Alors, les toasts se succédèrent sans interruption; on but à la santé de chacun des hôtes en particulier, à la santé de Moscou et d'une bonne douzaine de petites cités allemandes, à la santé de toutes les corporations en général et de chacune respectivement, à la santé des maîtres-artisans et de leurs ouvriers. Adrien manifestait à boire un véritable zèle et son humeur chagrine se dissipa si bien qu'il proposa, de son chef, un toast assez amusant. Là-dessus, l'un des convives, un gros boulanger, se lève et proclame :

— A la santé de ceux pour qui nous travaillons, unserer Kundleute !

Cette proposition fut accueillie, comme les précédentes, par des signes de joie et de satisfaction unanimes. Les buveurs échangèrent des salutations, le tailleur s'adressant au cordonnier, le cordonnier au tailleur, le boulanger à tous les deux, tous les hôtes au boulanger, et ainsi de suite. Yourko, au milieu de ces mutuelles courbettes, cria à son voisin :

— Eh bien, compère, bois donc, à la santé de tes morts !

Toute l'assistance rit aux éclats, mais le marchand

de cercueils prit cette plaisanterie pour un affront et s'assombrit. Personne ne remarqua qu'il était vexé, tous continuèrent à boire et déjà les cloches sonnaient l'office du soir quand on se leva de table.

Les convives se séparèrent très tard, et gris pour la plupart. Le gros boulanger et le relieur, dont le visage semblait relié en maroquin pourpré, prirent le sergent de ville sous les bras et le ramenèrent à sa guérite, se conformant ainsi à notre dicton national : « Il est beau d'avoir des dettes, quand on les paye. » L'entrepreneur de pompes funèbres rentra chez lui ivre et irrité. Il raisonnait à haute voix :

— Qu'est-ce que ça signifie ? Par exemple ! Mon métier serait-il moins honnête que celui des autres ? Parce qu'on vend des bières, est-on le frère du bourreau ? Qu'ont-ils à rire, ces mécréants ? Sommes-nous donc, nous, des saltimbanques ? Je voulais les inviter à pendre chez moi la crémaillère, je voulais faire bombance avec eux... Eh bien, ils peuvent se frotter ! Ceux que j'inviterai, ce seront justement ceux pour qui je travaille : nos morts orthodoxes !

— Que dis-tu là, petit père ? — s'écria la servante qui le déchaussait en ce moment. — Qu'est-ce que tu bafouilles ? Signe-toi bien vite ! Appeler les morts chez soi ! Quelle horreur !

— Pardieu, si ! je les inviterai, — poursuivit Adrien, — et pas plus tard que demain. Faites-moi cette grâce, mes bienfaiteurs, venez ripailler demain soir, à la fortune du pot !

Là-dessus, le fabricant de cercueils se mit au lit et, bientôt, on l'entendit ronfler.

Il faisait encore sombre au dehors quand on vint réveiller Adrien. La boutiquière Trukhina était morte pendant la nuit et son commis avait envoyé un exprès à cheval pour avertir Adrien de cet événement. L'entrepreneur de funérailles récompensa le messager par un pourboire, s'habilla promptement, prit une voiture, traversa la ville et arriva devant la demeure de la défunte.

La police se tenait déjà près des portes et des marchands se promenaient là, comme des corbeaux qui flairent le voisinage d'un cadavre. La morte était couchée, selon l'usage, sur une table; sa face était jaune comme de la cire, mais non pas encore enlaidie par la décomposition. Autour d'elle se pressaient des parents, des voisins et des domestiques. Toutes les fenêtres étaient ouvertes; des chandelles brûlaient; des prêtres lisaient des prières.

Adrien s'approcha du neveu de la défunte, jeune marchand vêtu d'une redingote à la mode, et lui annonça que la bière, les cierges et autres accessoires mortuaires lui seraient procurés sans délai, et en excellente condition. L'héritier le remercia distraitement, ajoutant qu'il ne marchanderait pas et qu'il s'en rapportait entièrement à la bonne foi de son fournisseur. Adrien, selon son habitude, jura ses grands dieux qu'il mettrait ses services au plus juste prix; puis il échangea un coup d'œil significatif avec le commis de la maison et quitta la place.

Toute la journée se passa en préparatifs et en voyages à travers Moscou; enfin, vers le soir, tout fut arrangé. Adrien paya son cocher et revint chez lui à pied.

Il y avait un beau clair de lune. Le marchand de deuil rejoignit son quartier sans aventure. Comme il passait au carrefour de l'Ascension, il fut interpellé par le sergent de ville que nous connaissons déjà; mais Yourko,

voyant à qui il avait affaire, salua son ami d'un jour et lui souhaita une bonne nuit.

Il était tard. Le marchand de cercueils allait atteindre sa demeure quand, tout à coup, il lui sembla qu'une personne inconnue s'avancait vers la porte cochère, ouvrait le guichet et disparaissait dans l'ombre.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? » songea l'entrepreneur. « Qui peut encore avoir besoin de moi ? Ne serait-ce pas un voleur qui se glisse dans ma maison ? Ou bien des amants viendraient-ils chez mes péronnelles ? On doit s'attendre à tout ! »

Et il se disposait à crier pour demander l'assistance du gardien, son compère, quand un nouveau visiteur s'approcha du guichet, afin de pénétrer dans la cour; cependant l'homme s'arrêta, en voyant accourir le propriétaire, et ôta poliment son tricorne. Adrien crut vaguement reconnaître le visage de l'étranger, mais sa précipitation ne lui permit pas d'examiner attentivement cette physiognomie.

— Vous me faites l'honneur... — dit Adrien, essoufflé.

— Entrez donc, s'il vous plaît.

— Sans cérémonie, mon ami, — répondit l'autre d'une voix sourde, — passe le premier, montre-nous le chemin.

Adrien n'avait pas de temps à perdre en cérémonies : le guichet était ouvert, il gravit les marches du perron et son hôte le suivit. Adrien eut l'impression que des gens allaient et venaient dans son logement.

« Quelle diablerie ?... », se dit-il, et il entra vivement : en cet instant, ses jambes se dérobaient sous lui.

La chambre était pleine de morts. La lune éclairait, par les fenêtres, leurs faces jaunes et bleues, leurs bouches enfoncées, leurs yeux vitreux, à demi-clos, leurs nez en saillie... Adrien reconnut avec épouvante les personnes qui avaient été enterrées par ses soins; le visiteur qui entra à sa suite n'était autre que ce général dont les funérailles avaient eu lieu sous une averse diluvienne. Tous ces défunts, dames et messieurs, firent cercle autour de l'entrepreneur, le comblant de salutations et de compliments, à l'exception d'un pauvre hère que, tout récemment, l'on avait inhumé à titre gratuit : celui-ci, confus d'être en si belle compagnie, honteux de ses loques, se tenait à distance, humblement, dans un coin. Tous les autres étaient convenablement habillés : les mortes portaient des bonnets et des rubans; les fonctionnaires étalaient des uniformes, mais, en dépit du règlement, n'étaient pas rasés de frais; les marchands avaient sur eux leurs cafetans des dimanches.

Le général prit la parole au nom de l'honorable société :

— Comme tu vois, Prokhorov, nous nous sommes tous levés pour répondre à ton invitation. Ne sont restés chez eux que ceux pour qui, vraiment, tout déplacement est impossible, ceux qui sont tombés en morceaux ou qui n'ont plus de peau sur les os... Et encore, parmi ceux-ci,

il y en a un qui n'a pu résister à l'envie de venir chez toi...

Aussitôt, un petit squelette se faufila à travers la foule et s'approcha d'Adrien. Ses mâchoires souriaient aimablement. Des lambeaux de drap vert clair, de drap rouge et de toile rongée étaient accrochés, ça et là, sur lui, comme sur une perche, et ses tibias vacillaient dans des bottes à l'écuyère, comme des pilons dans des mortiers.

— Tu ne m'as pas reconnu, Prokhorov ? — dit le squelette. — Te rappelles-tu le sergent en retraite de la garde, Pierre Pétrovitch Kourilkine, celui à qui tu as vendu, en 1799, ton premier cercueil, — et même en sapin que tu nous a donné pour du chêne ?

Parlant ainsi, le mort ouvrit à l'entrepreneur ses os pour l'embrasser. Mais Adrien rassembla ses forces, cria et repoussa le squelette. Pierre Pétrovitch chancela, s'éroula et s'éparpilla sur le plancher.

Un murmure d'indignation s'éleva parmi les morts; et tous, ils s'interposèrent pour venger l'honneur de leur camarade; ils accablèrent Adrien d'injures et de menaces, et le pauvre homme, assourdi par leurs clameurs, presque étouffé, perdit toute présence d'esprit, tomba lui-même sur les os du sergent en retraite et s'évanouit.

Le soleil éclairait depuis longtemps le lit sur lequel le marchand de cercueils était étendu. Il ouvrit enfin les yeux et aperçut sa servante qui attisait la braise du samovar. Il se souvint avec horreur de tout ce qui s'était passé la veille. Trukhina, le général, le sergent Kourilkine se présentèrent confusément à sa pensée. Il se taisait, attendant que la servante engageât la conversation et lui racontât les suites de ses aventures nocturnes.

— Tu as dormi bien longtemps, petit père, Adrien Prokhorovitch, — dit-elle enfin, en lui tendant sa robe de chambre. — Le tailleur d'à côté a passé pour te voir, et aussi notre sergent de ville qui n'a fait qu'entrer et sortir : il voulait te dire que c'est aujourd'hui la fête du commissaire et qu'on t'attend là-bas. Mais tu dormais si bien que nous n'avons pas eu le cœur de te réveiller.

— Est-ce qu'on est venu pour la défunte Trukhina ?

— Pour la défunte ?... Mais, est-ce qu'elle est morte ?

— Allons donc, grosse bête ! N'est-ce pas toi qui m'as aidé hier à préparer l'enterrement ?

— Qu'est-ce que tu dis là, petit père ? Es-tu pas fou, par hasard ? Ou bien, du vin d'hier, la tête te tourne encore ? De quel enterrement parles-tu ? Tu t'es gobergé toute la journée chez l'Allemand, tu es rentré soûl, tu t'es mis au lit, tombant de sommeil, et tu as dormi jusqu'à cette heure, quand on vient même de sonner la messe.

— Pas possible ! — s'écria, tout réjoui, le marchand de deuil.

— Bien sûr ! — répondit la servante.

— Eh bien, dans ce cas, donne-nous vite du thé et appelle mes filles.

9 septembre 1830. Boldino.



Comment les Banques régentent la Nation

Par Lucien PAUL

II

Dans la floraison scandaleuse des banques, nous en avons choisi quelques-unes et recherché l'influence qu'elles exercent directement, en la personne de leurs administrateurs, sur la vie du pays.

Voici quelles sont ces banques :

Banque de Paris et des Pays-Bas	150 millions
Union Parisienne	150
Banque de France	182,500
Crédit Foncier	262,500
Crédit Lyonnais	250
Comptoir National d'Escompte de Paris	250
Société Générale pour favoriser	500
Banque Nationale de Crédit	500
Sté Gle de Crédit Industriel et Commercial	100
Crédit Commercial de France	120
Banque Française pour le Commerce et l'Industrie	100
Compagnie Algérienne	100
Société Marseillaise de Crédit	75
Banque des Pays du Nord	50
Banque Privée	50
Crédit Français	50
Banque de la Seine	60
Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie	125
Société Centrale des Banques de Province	200
Société Syndicale de Banque	20
Banque de l'Indo-Chine	72
Société Lyonnaise de Banque et de Dépôts	30
Banque Industrielle de Chine	150

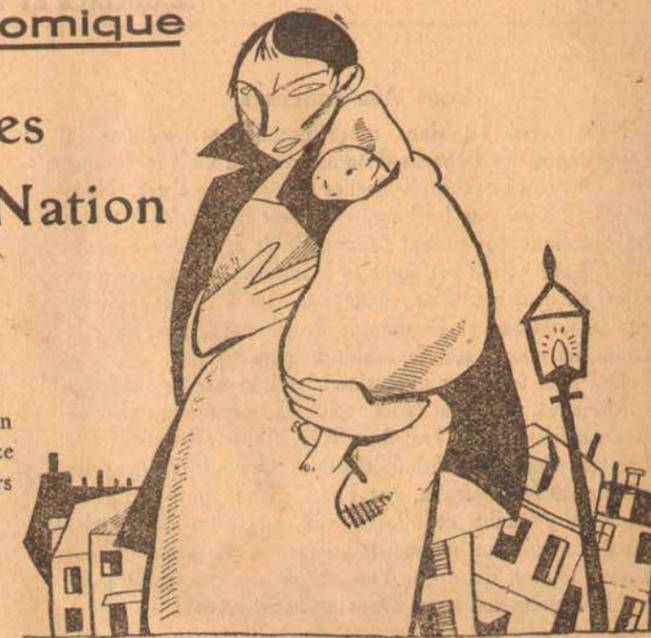
Ce sont des banques connues, d'un gros capital, et il est assez difficile de donner des renseignements sur la composition de ce capital.

Voici pourtant quelques indications sur la composition du capital de la Banque de France et du Crédit Foncier.

Le capital de la Banque de France est composé par 182.500 actions de 1.000 francs, réparties entre 33.683 actionnaires. Ceux-ci ne possèdent pas tous le même nombre d'actions. Trente mille actionnaires disposent de moins d'actions que trois mille autres : autrement dit les 9/10 possèdent moins d'actions que le dernier dixième. Les mêmes remarques sont à faire sur la composition et la distribution du capital du Crédit Foncier, formé par 525.000 actions, réparties entre 46.342 actionnaires.

De leur Administration

Nous venons de voir que 1/10 des actionnaires de la Banque de France et du Crédit Foncier possèdent autant d'actions que les neuf autres dixièmes. Nous



pouvons considérer ces proportions comme exactes pour l'ensemble des banques qui nous occupent. Ce dixième de gros actionnaires est le véritable maître de l'entreprise. Les Banques sont gérées par un conseil d'administration, élu par les actionnaires réunis en assemblée générale. Mais celles-ci ne sont pas ouvertes à tous les actionnaires. Les assemblées générales de la Banque de France et du Crédit Foncier sont composées des 200 plus forts actionnaires; celles de la Banque d'Indo-Chine, des 100 plus forts actionnaires. Dans les autres banques, il faut posséder un nombre minimum d'actions : 40 à la Société Générale; 20 à l'Union Parisienne; 80 à la Banque des Pays du Nord, etc.

Première remarque : Si toute la classe capitaliste est intéressée dans les entreprises anonymes, une minorité très restreinte administre, utilise, emploie, surveille la fortune collective des capitalistes. Les Conseils d'Administration sont les véritables maîtres de l'affaire. Il est fort rare que l'assemblée générale, composée le plus souvent de personnes qui sont les pairs des administrateurs, désapprouve les décisions du Conseil ou s'élève contre elles.

Deuxième remarque : Les sociétés anonymes sont une forme de la décomposition sociale. Elles font appel au possédant. Les personnes qui placent ainsi leur argent, reçoivent intérêt, dividende, touchent des rentes. Leur vie, ou une partie de leur vie, est assurée, sans qu'elles aient à fournir, personnellement, aucun effort. Peu à peu, toute une classe perd l'habitude de faire fructifier elle-même ses richesses, et les vertus d'audace, de persévérance, d'initiative, d'énergie, que le travail personnel exige, lui deviennent étrangères. Le recul de la France dans l'activité créatrice du monde est dû à cette politique financière — 5 milliards de rente en 1913, — 11 en 1922. De même que les richesses d'Amérique ont anémié au XVI^e siècle la vitalité de l'Espagne, la politique financière française, installant toute une classe dans le repos, contribue à l'amointrissement de nos moyens d'action nationaux.

Leurs Administrateurs

Nous avons vu, dans notre premier article, que la compétence des Conseils d'Administration était la somme des connaissances individuelles de ses membres. Nous avons vu aussi que les banques étaient intéressées à toutes les questions que posent l'économie et la politique générales. Leur action est soumise à la situation du pays où elles se trouvent. Par réciprocité, les banques agissent sur la politique et l'économie de ce pays, pour que le cours des choses soit favorable à leurs intérêts.

Qui peut le mieux agir, sinon les hommes de métier ?

Ministres, ambassadeurs, députés, généraux, chaque poste officiel de la Troisième République est l'antichambre des Conseils d'Administration. Ceux-ci cueillent les généraux, les amiraux, car l'armée des petits-bourgeois aime le panache et adhère aux « Ligues de Patriotes ». Et puis, un homme de guerre est un homme d'honneur : il faut donc que l'entreprise soit honorable puisqu'il lui prête son nom. Donc « Souscrivons ! »

Si les affaires s'entourent de ministres, d'ambassadeurs, de parlementaires, c'est pour le prestige de l'entreprise. Mais plus encore, c'est pour les services spéciaux qu'ils pourront rendre. Un ministre signe les décrets. Ainsi M. Doumer renouvela le privilège de la Banque d'Indo-Chine, avant de quitter le ministère des Finances. Ce privilège vaut des millions. Un ministre traite avec les ministres étrangers ; là, flanqués d'experts, ces messieurs ne palabrent plus sur le droit, la justice, la liberté, et autres thèmes propres à déchaîner les bravos ou les colères ! C'est de bons ducats qu'on parle, de terres riches en mines ou en pétrole ; c'est d'indemnités qu'on discute... toutes choses d'argent qui font la vie du capitalisme.

Un parlementaire vote les lois, le budget, les impôts ; il a voix dans la mise à l'encan des services publics que guignent les capitalistes. Il fait partie de commissions où se préparent, dans la nuit, ce qui fera demain « les affaires publiques » ; où s'agitent, sous le couvert du titre de représentant du peuple, les intérêts particuliers...

Un ambassadeur est le meilleur fichier de renseignement qui soit sur la situation politique, économique, sociale, du pays étranger dont il est l'hôte. Il a de l'argent, et la presse, qu'elle soit de France ou d'ailleurs, en fait son bonheur ; il est en rapport avec les consuls ; il commande à des attachés commerciaux. Il connaît non seulement les secrets de son gouvernement, mais aussi ceux des gouvernements étrangers ; il discute les traités de commerce, les tarifs des douanes ; enfin son regard et sa main ne sont pas étrangers aux mouvements des partis politiques.

Ah ! Comme la Finance case tous ces messieurs dans de bons fauteuils.

Nous ne pouvons pas, dans le cadre de cet article, donner une liste des administrateurs de ces banques. Quand ce ne sont pas des banquiers, des maîtres de forges, de grands cotonniers, ce sont d'anciens ministres, des diplomates, des parlementaires.

L'administrateur d'une de ces banques est souvent administrateur d'une banque voisine. Ainsi MM. Rostand,

J. Boyer, P. Roume, sont à la fois au Comptoir National d'Escompte de Paris et à la Banque de l'Indo-Chine. M. Bénac à la Banque de Paris et des Pays-Bas et à la Société Générale pour favoriser, etc... M. Schneider au Crédit Lyonnais et à l'Union Parisienne. M. Marraud au Crédit Foncier et à la Banque d'Indo-Chine. MM. Boudon, Bousquet, Raval à la Banque Nationale de Crédit et à la Banque Française pour favoriser... etc...

Cette interpénétration, lie, relie, allie les Banques entre elles. Et la chaîne fait le tour du crédit national. Ainsi les régents de la Banque de France et du Crédit Foncier appartiennent pour la plupart à l'une des banques, ou bien y sont représentés par un membre de leur famille.

Ce que font ces banques

Ces banques n'agissent pas toutes dans le même domaine. Certes, toutes s'occupent d'opérations financières, d'une façon générale. Mais elles se spécialisent.

On sait que la « Banque de France » a le privilège exclusif de l'émission des billets. « Le Crédit Foncier » s'occupe de prêts hypothécaires de toute nature. La « Banque de Paris et des Pays-Bas » fait toutes opérations financières, industrielles, commerciales, même immobilière et entreprises de travaux publics. « La Compagnie Algérienne » s'intéresse à la mise en valeur des terres en Algérie, et de toutes opérations se rattachant aux ventes, constructions, exploitations agricoles, etc...

D'autres comme le « Comptoir National d'Escompte de Paris » font principalement l'escompte des effets de commerce. « La Société Générale pour favoriser... » prête son concours à des sociétés constituées ou à constituer, ayant pour objet des entreprises commerciales, financières, industrielles, mobilières ou immobilières.

Pour remplir leur rôle elles disposent, les unes et les autres, de plus de 2.000 agences, succursales, bureaux, en France et 250 aux colonies et à l'étranger. Elles emploient peut-être 100.000 comptables et commis divers. Elles tiennent des fiches sur leur clientèle ; leurs directeurs de bureaux enquêtent sur la situation économique locale, départementale, régionale. Leurs « démarcheurs » découvrent le client et son argent, le pressent, lui vendent les titres émis par leur banque : fonds russes, fonds turcs, fonds brésiliens, fonds autrichiens, mines d'or, mines de diamants... le paradis terrestre est au bout du boniment des « démarcheurs » ! La guerre éclate : 40 milliards sont à l'étranger... Vivent les Banques Françaises !

Veut-on savoir ce que représente une banque dans une ville ? Les garçons de recettes de la Banque de France ont visité plus d'un million de domiciles à Paris, pendant l'année 1920, encaissant 21.461.000.000 de francs.

Dans toute la France, cette Banque a encaissé plus de 15.000.000 d'effets de commerce, représentant une somme supérieure à 45.000.000.000 de francs. Elle a escompté 12.000.000 d'effets, représentants, 32.000.000.000 de francs.

Les rapports des banques

En fin d'année à l'assemblée générale, le Conseil d'administration rend compte de sa gestion, par un

rapport. Celui-ci est évidemment tendancieux : il doit, avec habileté, présenter la situation sous un jour favorable pour conserver et accroître la confiance de l'actionnaire et du client. Il doit aussi se présenter sous des formules assez vagues, qui ne permettront pas aux entreprises rivales de deviner la situation exacte de l'affaire.

Sous une forme sèche, froide, concentrée, le Conseil d'administration, qui agit plus souvent qu'il ne parle, et pour qui la parole est encore une affaire, expose, explique, comme il l'entend, la gestion d'une année.

Entre les lignes de ces rapports, il faut voir, comme sur un écran cinématographique, la vie des peuples, la vie des régions, la vie des villes et des villages, des ateliers, des ports. Ces Conseils d'administration disposent de fortunes considérables ; pour eux la presse, la politique, la guerre, les expéditions sont des moyens ; toute l'année, ils exploitent les uns, combattent les autres, aident ceux-ci, ruinent ceux-là, pour être en mesure de dire, en fin d'année : « Nous vous proposons de voter la distribution d'un dividende de Fr. 70 par action, soit au total... »

Quelles richesses représentent ces 23 banques ?

Nous venons d'examiner, trop brièvement, ce que sont ces banques, comment elles fonctionnent, quels sont certains de leurs administrateurs.

Voyons comment les chiffres traduisent leur puissance. Voici le capital dont 22 d'entre elles disposent :

Actions	3.467.000.000
Obligations	3.296.428.977
Réserves, amortissements divers.....	1.769.101.000

Elles reconnaissent un bénéfice supérieur à 500 millions. Les administrateurs de 19 d'entre elles ont touché environ 16 millions, selon les statuts. Il faut ajouter à ce chiffre les dividendes qu'ils reçoivent en qualité de propriétaires d'un certain nombre d'actions.

Au 31 décembre 1920, les capitalistes de toutes catégories, avaient en dépôt dans ces banques, la somme formidable de 26.224.000.000.

L'emprise des Banques

Nous venons de voir de quelles sommes les banques disposent. Nous allons maintenant rechercher dans quelles affaires plus particulièrement elles sont intéressées.

Avant tout, elles créent de nouvelles banques ou pénètrent dans d'autres banques de moindre importance. Chacune a un but particulier, et agit dans une zone déterminée. Ainsi nos 23 banques, rayonnent sur l'économie universelle.

Il en est qui s'occupent des valeurs foncières, immeubles, domaines propriétés. D'autres agissent dans les affaires. D'autres se chargent d'opérations de crédit, de commerce.

Voici la liste de ces banques :

FRANCE

Caisse générale de Prêts Fonciers et Industriels ; Compagnies Foncières de France ; Société Foncière Lyonnaise ; La Rente Foncière ; Société des Immeubles de France ; Société Immobilière Marseillaise ; L'Immobilière Parisienne et Départementale ; L'Industrie Foncière ; Union Pro-

vinciale Immobilière ; S. A. des Habitations Economiques de la Seine ; Comptoir Central de Crédit et Paris ; Comptoir Lyon-Allemand ; Crédit Mobilier Français ; Société Française de Reports et de Dépôts ; Société Générale Alsacienne de Banques ; Société Nancéienne de Crédit Industriel et de Dépôts ; Sous-Comptoir des Entrepreneurs ; Société Française de Banque et de Dépôts ; Association Financière pour le Commerce et l'Industrie ; Crédit National ; Banque Nationale pour le Commerce Extérieur ; Caisse Générale du Bâtiment ; Banque Générale du Nord ; Banque d'Alsace et de Lorraine ; Union pour le Crédit à l'Industrie Nationale ; Banque L. Dupont et Co ; Association Minière ; Caisse Commerciale et Industrielle Paris ; Comptoir d'Escompte de Mulhouse ; Banque Centrale Française ; Union Industrielle de Crédit pour la Reconstitution.

COLONIES ET PROTECTORATS

Banque Française de l'Afrique Equatoriale ; Banque Française de l'Afrique Occidentale ; Banque de l'Algérie ; Crédit Algérien ; Compagnie Foncière et Immobilière de la Ville d'Alger ; Crédit Foncier Colonial ; Société Foncière Marocaine ; Banque de Syrie ; Banque Française de Syrie ; Crédit Foncier de Syrie ; Compagnie Générale du Maroc ; Banque Commerciale et Industrielle Paris ; Union Commerciale Indo-Chinoise et Africaine ; Compagnie Générale pour les Colonies ; Société Générale pour les Colonies et l'Etranger.

EUROPE

Banque Française et Espagnole ; Banque Hypothécaire d'Espagne ; Banque Espagnole de Crédit ; Banque d'Athènes ; Rotterdamsche Bankvereeniging ; Banque des Pays Autrichiens ; Banque Hongroise de Rentes et de Crédit Agricole ; Crédit Foncier du Royaume de Hongrie ; Banque Générale de Crédit Hongrois ; Société Générale de Belgique ; Société de Crédit en Commandite Franco-Belge ; Société Belge de Crédit Industriel, Commercial et de Dépôts ; Banque Internationale à Luxembourg ; Danske Landmanskbank ; Hombro's Bank of Northern Commerce, It. Banque Franco-Polonaise ; Union Européenne, Industrielle et Commerciale ; Banca Franco-Romana ; Banque Franco-Bulgare ; Banque Générale de Bulgarie ; Banque Bulgare pour le Commerce International ; Banque de Commerce Bulgare ; Banque Balkanique ; Stockolms Enskilda Bank ; Banque Russo-Asiatique ; Banque Russe du Commerce et de l'Industrie ; Banque de l'Union à Moscou ; Banque de Commerce Privée de Pétrograd ; Banque de Commerce de l'Azoff-Don ; Société Commerciale, Industrielle et Financière pour la Russie.

AMERIQUE

Société du Crédit Foncier de Santa-Fé ; Compagnie Foncière du Manitoba ; Banque Hypothécaire Franco-Argentine ; Crédit Foncier Argentin ; Crédit Foncier de Buenos-Aires et des Provinces Argentines ; Banque Française et Italienne pour l'Amérique du Sud ; El Hogar Argentino ; Banque Argentine et Française ; Banque de Crédit Hypothécaire de Sao-Paulo ; Crédit Foncier de l'Etat de Minas Geraes ; Crédit Foncier du Brésil et de l'Amérique du Sud ; Banco de la République du Chili ; Société Commerciale Française du Chili ; Banque Nationale de la République de Haïti ; Banque de la Nation Bolivienne ; Crédit Foncier Franco-Canadien ; Caisse Hypothécaire Canadienne ; Banque Nationale du Mexique ; Société Foncière du Mexique ; Banque du Pérou et de Londr French American Banking Corporation.

ORIENT

Caisse Hypothécaire d'Egypte ; Société du Crédit Foncier Egyptien ; Crédit Hypothécaire Agricole et Urbain d'Egypte ; The Land Bank of Egypt ; L'Union Foncière d'Egypte ; Crédit Foncier Egyptien ; Crédit Foncier d'Egypte ; Banque de Salonique ; Banque d'Orient ;

Banque Impériale Ottomane ; Crédit Foncier d'Orient ; Banque Française des Pays d'Orient ; Banque Franco-Japonaise.

En quelques lignes, dans une centaine de noms, voici la tête de l'internationale capitaliste. Les administrateurs des banques françaises rencontrent dans ces banques les administrateurs étrangers. Florins de Hollande, Pesetas d'Espagne, Couronnes d'Autriche, Livres Péruviennes, Piastres du Mexique, Dollars du Canada, Reis du Brésil, Drachmes de Grèce ; les mains expertes de nos capitalistes mesurent le poids de toutes les monnaies. Et c'est ainsi, que sans bruit et sûrement, l'argent de l'« Épargne » très patriote de France, prend des noms si bizarres en des terres lointaines, à la grâce des mines, des transports et des entreprises étrangères !

Est-ce tout ?

N'oubliez pas que les administrateurs de ces 23 banques ont une profession particulière, propre, qui tient à leur nom, à leur famille, à leur individu. Il y a beaucoup de banquiers parmi ces Messieurs.

Banques Rothschild Frères.	Banque du Dauphiné.
» Davillier & Co.	» Chalus Frères, à Clermont-Ferrand.
» Demachy & Co.	» Bonasse, à Marseille.
» Heine & Co.	» Bouilloux Lafont & Co., à Etampes.
» Hottinguer & Co.	» Crédit Havrais.
» Lehideux & Co.	» Jules Gommès & Co., Bayonne.
» Mallet Frères & Co.	» Hervet, Bourges.
» Neuflyze & Co.	» Richard Klehe & Co., Toulouse.
» Vernes & Co.	» J.-M. Peron, Lannion.
» Exbrayat & Co.	» Adam, Boul.-sur-Mer.
» A. J. Stern & Co.	» Banque Régionale du Centre, Roanne.
» J. Gunzburg & Co.	» Staehling, L. Valentin & Co., à Strasbourg.
» P. Varin Bernier, Bar-le-Duc.	» Banque Régionale de l'Ouest, à Blois.
» Mas, Condrieu.	» Béranger & Co., Elbeuf.
» Cabaud & Co., Lyon.	» Vve Diard-Allard et H. Viot, à Amboise.
» Mirabeaud & Co.	» Banque du Nord et des Flandres, à Lille.
» Odier, Sauter & Co.	
» Villa & Co., Millau.	
» Chapuis J., Reims.	
» Petyt, Dunkerque.	
» M. Prost, Lons-le-Saunier.	
» Zafiropulo Démétrius.	
» Arnaud, à Nîmes.	

Ainsi, par l'intermédiaire de leurs administrateurs, 23 grandes banques peuvent agir sur plus de 150 banques, dispersées dans le monde. Ces banques ont des agences, des bureaux, du personnel.

Les chiffres mêmes sont impuissants à montrer clairement de quelle puissance disposent les banques avec de tels capitaux et de tels moyens !

Des banques et des assurances

Chacun sait ce que sont les assurances. On s'assure contre les accidents, l'incendie, le vol, la grêle.

Pour être garanti contre tant de malheurs on verse à une compagnie d'Assurances une prime annuelle, qui est le prix de cette sauvegarde.

On se rend compte immédiatement des importantes sommes que ces contrats d'assurances diverses remettent entre les mains des compagnies. N'avez aucun souci. Cet argent est en bonnes mains. Les administrateurs des Banques qui nous occupent sont très souvent les administrateurs de compagnies d'assurances.

Voici la liste — peut-être incomplète — des Compagnies d'Assurances que ces administrateurs de 23 ban-

ques, dans leur tranquille audace et leur appétit sans limite, placent sous leur contrôle :

Abeille-Accidents.	Le Phénix-Incendie.
» -Contre la Grêle.	» -Vie.
» -Incendie.	La Prévoyance Vie.
» -Vie.	» Accidents.
Caisse-Paternelle.	» Incendie.
France-Incendie.	La Providence Incendie.
» -Vie.	» Accidents.
La Paternelle-Incendie.	La Foncière Transports.
Comp. d'Assurance Générale.	L'Île de France.
» contre le vol.	L'Union Incendie.
» » l'incendie.	» Vie.
» Maritimes.	» Accidents.
» contre la Vie des Hommes.	des La Union et le Phénix Espag.
Monde-Vie.	L'Urbaine Vie.
» Incendie.	» Incendie.
Nationale Incendie.	» Capitalisation.
» Riques divers.	L'Urbaine et la Seine.
» Vie.	La Confiance Incendie.
Le Patrimoine-Accidents.	L'Unité.
» -Vie.	Comptoir Maritime.

Société d'Assurances Mutuelles de la Ville de Paris.

Trente-deux de ces compagnies d'Assurances représentent un capital de : 3.989.548.721 de francs !

Les actionnaires des compagnies d'assurances doivent être fort épris de leurs actions. La plupart du temps, pour une action de 500 francs par exemple, ils n'ont versé que 300 francs. Ne supposez pas que les dividendes soient moindres.

Cie d'Assurances Générales contre l'incendie, libérée de 200 francs, rapporte en 1919 : 260 fr.

Abeille Incendie, libérée de 250 francs, rapporte en 1919 : 100 fr.

Nationale Incendie, libérée de 125 francs, rapporte en 1920 : 133 fr.

Nationale Vie, libérée de 250 francs, rapporte en 1919 : 237 fr. 50.

Phénix-Vie, libérée de 300 francs, rapporte en 1919 : 300 francs.

Vous trouvez déjà bien dangereuse pour votre sécurité individuelle et civique, la concentration en de mêmes mains de tant de richesses.

Mais attendons la fin. Il est parmi les mille catégories de valeurs, une vingtaine de catégories, dont on est certain qu'elles seront toujours recherchées. Elles représentent des matières premières des produits, des moyens de production indispensables à la vie des hommes. Ce sont les Mines, les Transports, les Usines.

trole, or, argent, cuivre, fer ; chemins de fer compagnies maritimes, tramways, autos, Chantiers, forges).

En un mot, toutes les forces, toutes les matières, tous les moyens que l'on trouve à la base de l'activité productrice de l'homme.

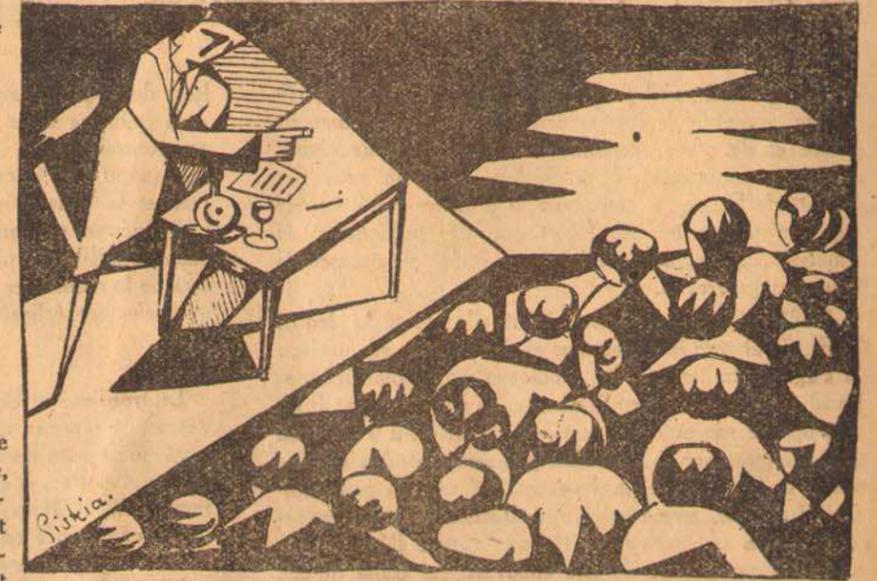
Ces choses essentielles, les financiers savent que pour de longues périodes l'homme devra les utiliser. Les banques y songent beaucoup. Elles les entourent d'une grande estime ; elle les surveillent ; elles les recherchent ; elles les attachent à leur destinée. Pour ces valeurs, elles luttent avec une fureur, une richesse de moyens, une passion sans égales !

Les peuples en font les frais ; les travailleurs en sont les victimes ; le désordre mondial et les guerres périodiques en sont les conséquences.

La Vie politique

Le sens DE LA Conférence de Gênes

Par Abel DOYSIÉ



La conférence de Gênes a été une création personnelle de Lloyd George, comme la Société des Nations fut l'œuvre propre de Wilson. L'homme d'Etat britannique a voulu réussir là où l'homme d'Etat américain avait échoué et substituer à une Société des Nations bâtarde et impotente une société comprenant toutes les nations du monde sur un pied d'égalité, sans vainqueurs ni vaincus et respectueuse des différents régimes politiques et économiques. Tous deux avaient pour but d'établir un statut international au-dessus des statuts nationaux. Que cet internationalisme apparaisse comme favorable aux grandes puissances de langue anglaise sur le plan financier et économique, et que chez elles l'intérêt dicte ou accompagne la conviction, c'est ce qu'il est à peine besoin de faire ressortir. Mais quels qu'aient été les mobiles des hommes d'Etat, c'est quand même la thèse internationaliste qu'ont préconisée les pays anglo-saxons et, dans les deux cas, c'est le gouvernement français qui, par ses conceptions rétrogrades, basées sur un intérêt mal compris, a fait échouer cette thèse. Dans le second même, il s'est trouvé que, par son intransigeance bruyante, son étroitesse de vues, ses allures inutilement conquérantes, ce gouvernement n'a travaillé qu'à servir l'adversaire qu'il voulait fouler aux pieds. Gênes n'a été qu'un ring grandiose où l'esprit réactionnaire et l'esprit révolutionnaire ont pu s'affronter aux yeux du monde entier.

Le discours de Tchitchérine à la séance inaugurale de la conférence ne propose pas autre chose que les bases d'une véritable Société des Nations. Il souhaite « la convocation périodique de conférences semblables, dans l'avenir » et il demande qu'on « les élargisse en y faisant participer les représentants de tous les peuples. L'établissement de la paix universelle doit être, selon nous, l'œuvre d'un congrès universel réuni sur la base de l'égalité de tous les peuples et de la reconnaissance à tous du droit de disposer de leur propre sort. » Il ajoute que « le gouvernement russe est prêt à participer à la révision des statuts de la Société des Nations, de façon à la transformer en une véritable Société des Peuples sans domination des uns sur les autres et sans la division actuelle en vainqueurs et en vaincus. » Il s'agit donc simplement de parfaire l'œuvre de Wilson en la refondant et en la complétant dans un esprit nouveau.

Envisageant les côtés pratiques de cette colossale en-

treprise, Tchitchérine suggère l'établissement « de commissions techniques qui esquisseront et élaboreront un programme de reconstruction économique du monde. Des routes internationales ferroviaires, fluviales et maritimes devront être désignées, routes dont l'internationalisation sera le résultat d'un développement progressif ». Enfin, le problème financier étant le plus important de tous, le délégué russe indique, entre autres solutions possibles, « la redistribution des réserves d'or existantes entre tous les pays dans la proportion d'avant-guerre au moyen de prêts à longue échéance sans porter atteinte aux intérêts des pays qui sont actuellement les détenteurs de cet or ».

Le gouvernement des Soviets ne déclare pas la guerre aux gouvernements bourgeois qui l'ont convié à Gênes. Il leur fait crédit pour leur bonne volonté et leur propose simplement de collaborer loyalement avec eux à l'établissement d'un statut international en vue de la paix et du bien-être du monde. Cependant, ces solutions seraient inefficaces sans l'adoption, tout au moins, d'une sorte de communisme entre nations, conforme aux progrès réalisés dans la production, les moyens de transport et le domaine de la statistique. « Cette redistribution des réserves d'or, ajoute Tchitchérine, serait combinée avec une répartition rationnelle des produits de l'industrie et de l'activité commerciale et avec une distribution du combustible, naphte, charbon et ainsi de suite, selon un plan déterminé ».

Voilà pourquoi les délégués des Soviets sont venus à Gênes. Ils ne brandissent pas la guillotine, ils ne prêchent pas la révolution, ils préconisent l'entente sur un plan rationnel, vaste, il est vrai, mais en rapport avec les possibilités scientifiques d'aujourd'hui. Cependant les révolutionnaires russes qui proposent à la société bourgeoise les moyens de se sauver peut-être et s'offrent même à collaborer à son salut, ont peu d'espoir que cette société, basée sur la rivalité, l'instinct de domination et l'entretien quasi religieux de la haine sous la forme d'un patriotisme inquiet, puisse entendre la voix de la raison. « En notre qualité de communistes, conclut Tchitchérine, nous

ne nous faisons point pour notre compte d'illusions particulières quant à la suppression effective des causes de guerre et de crises économiques dans l'ordre de choses actuel ». Cependant il se déclare prêt, au nom des Soviets de Russie, à contribuer « à toutes les tentatives capables d'apporter, ne fût-ce que des palliatifs à la situation économique mondiale et à écarter la menace de nouvelles guerres ».

Voilà délimité nettement l'état d'esprit dans lequel la Russie aborde la conférence en face de ses adversaires. Il s'agit de traiter tous les problèmes sur le plan international. Mais dès la première heure, le gouvernement français oppose son veto. Il tient à déclarer qu'il n'est venu à Gênes que pour faire rendre gorge aux bandits bolcheviks. Alors avec une hardiesse qui déroute un peu l'opinion française, même celle des couches les moins aveuillées de la population, la Russie brandit l'épouvantail allemand sur la tête de nos chauvins. Le traité qu'elle signe avec le gouvernement de Berlin a, certes, une importance pratique considérable, mais au point de vue politique, on peut croire qu'il ait été conçu comme une simple démonstration. Puisque la conférence a repoussé un concert collectif des puissances, la Russie invite chacune d'elles à conclure avec elle une entente individuelle. Que la France signe un traité, sinon semblable, du moins de même esprit, avec la Russie, et pour elle, la menace germanique est écartée. Il n'y a plus le bloc russo-allemand, d'une part, et, d'autre part, la France isolée, mais la possibilité d'une entente générale résultant de toute une série d'accords particuliers.

L'accord russo-allemand suivi de nombreux autres traités avec la Russie perdait tout caractère inquiétant. Seul, il est incontestable qu'il contient, malgré sa substance pacifique, les germes d'un antagonisme trop facile à exploiter. L'avenir reconnaîtra certainement dans la signature du traité de Rapallo une date historique considérable. Elle marque, en effet, le renversement des alliances qui ont permis à la France de remporter cette victoire dont elle n'a pas su tirer parti. Si au lieu de battre en brèche l'internationalisme de Wilson, puis celui de Lloyd George, elle avait compris que, vu sa faible population, elle ne pouvait chercher de sauvegarde effective que dans la destruction de l'esprit nationaliste universel et dans une association équitable entre tous les peuples, organisée sous ses auspices, elle eût réalisé peut-être ce que l'homme d'Etat américain et l'homme d'Etat anglais n'ont pu que rêver. Ses alliances anciennes l'abandonnent et, si elle n'est plus la clé de voûte d'un système, elle s'apercevra bientôt qu'elle a perdu toute influence. Forte de l'appui russe et de l'appui anglais, elle pouvait en 1914 prétendre à diriger la politique mondiale. Épuisée dans sa population et ses finances, ravagée sur une partie des plus importantes de son territoire, la France de 1922 qui pouvait quand même revendiquer une situation diplomatique de premier ordre, voit le grand rôle lui échapper.

La plupart des Français redoutent l'entente russo-allemande, parce qu'ils s'imaginent que l'Allemagne va militariser la Russie. Ils se trompent étrangement. Il est

hors de doute qu'avec ses théories hardies, sa politique sans faiblesse et sa foi révolutionnaire, c'est la Russie, au contraire, qui va influencer l'Allemagne pour son plus grand bien et celui de l'humanité. L'Allemagne réaliste et la Russie idéaliste sauront mettre au point un communisme pratique, adapté à l'état des sociétés les mieux outillées. Le pis qu'elles pourront faire à la France sera de la considérer avec une hautaine indulgence comme une puissance éclipsée.

**

Le troisième et dernier acte de la Conférence de Gênes est la réponse russe au memorandum des Alliés, qui n'est qu'un manifeste de la Révolution lancé à l'opinion universelle. Puisqu'une entente générale et publique est impossible, la Russie prononce elle-même la conclusion de la conférence en proclamant ses droits et sa bonne volonté dans les limites de ces derniers. Au point de vue politique, les gouvernements bourgeois ont prouvé qu'ils étaient incapables de constituer une communauté pour la paix et le bien-être du monde. N'est-ce pas ce qu'il importait aux révolutionnaires russes de démontrer ? Au point de vue pratique, le gouvernement des Soviets, qui a déjà habitué le monde à le voir discuter de pair avec les autres gouvernements, ne désire pas en rester là. Le bloc antisoviétique universel a été entamé par le traité de Rapallo et la conférence s'est dissoute sans lancer un anathème général aux délégués russes. Cependant, rien n'a été fait, sauf avec l'Allemagne, dans le domaine économique et financier. C'est pourquoi Tchitchérine propose la réunion d'une commission d'experts pour trancher ces questions techniques. L'Angleterre trouve cette formule d'entente satisfaisante. Le gouvernement français s'indigne, naturellement. Il ne peut accepter l'idée de traiter les Russes en égaux : puisqu'il ne lui appartient pas de les renvoyer chez eux purement et simplement, il demande tout au moins qu'on les isole ; que pendant quatre mois ils ne puissent passer aucun accord séparé avec les puissances représentées à la commission des experts ; qu'ils ne puissent poursuivre aucun accord commercial particulier ; que les gouvernements et non la conférence choisissent leurs délégués à cette commission et enfin que l'Allemagne en soit exclue. Sur tous ces points, le gouvernement français obtient satisfaction, mais en principe beaucoup plus qu'en réalité, sauf toutefois sur ce dernier article. D'ailleurs, la mise en quarantaine de l'Allemagne par les autres puissances ne peut que resserrer les liens nouveaux qui l'unissent à la Russie. En ce qui concerne le premier point il y aura bien deux commissions distinctes : l'une comprenant les experts alliés et neutres, et l'autre les experts des Soviets, mais Lloyd George ajoute que ces deux commissions travailleront côte à côte, à la même table. Il n'est déjà plus question de cet isolement préconisé par MM. Poincaré et Barthou. Quant à l'interdiction des accords séparés, elle est illusoire, puisque, si elle est admise en principe, elle n'est pas applicable aux accords qui sont déjà en cours de négociation avec l'Italie, la Suède, le Japon et la Tchéco-Slovaquie, ce qui rompt le blocus diplomatique dont on voulait accabler la Russie. La nomination des ex-

perts est une question de moindre importance et sur ce point on pouvait céder au gouvernement français sans se montrer hostile envers celui des Soviets.

Pour compléter les précautions envers la Russie et contre-balancer l'influence de Lloyd George, la diplomatie française avait en outre conçu le projet d'inviter les Etats-Unis à se faire représenter à la commission des experts. Il est avéré qu'au point de vue financier rien ne peut se faire sans ce précieux concours, mais là n'était point le but recherché. Il tendait seulement à s'assurer le concours d'un gouvernement qui, à plusieurs reprises, a manifesté son aversion pour celui des Soviets. Or, les Etats-Unis ont réduit cette manœuvre à néant, tout en faisant mine de s'associer au point de vue français. Leur refus, s'il est sévère à l'égard des hommes de Moscou et de Lloyd George en même temps, n'est cependant pas conçu en termes haineux et permet d'envisager la possibilité d'une colla-

boration dans l'avenir. C'est que, si le gouvernement de Washington n'est pas moins hostile que celui de Paris aux Soviets, il est loin de goûter le nationalisme armé de Poincaré. Le Président Harding, comme le Président Wilson et comme l'opinion américaine tout entière, sont partisans d'une entente entre tous les peuples et d'un désarmement général. D'ailleurs, si, à La Haye les Soviets peuvent arriver à un accord pratique avec les autres puissances, grâce à la ténacité et à l'adresse de Lloyd George, il est hors de doute que les Etats-Unis ne demanderont pas mieux que de s'y associer pour lui donner un caractère universel. Le succès des Russes dépend donc de leur sagacité à se rendre compte, comme Tchitchérine l'a si bien fait dans son discours inaugural, qu'avant de chercher à faire triompher immédiatement la thèse communiste, vis-à-vis de leurs adversaires, ils doivent tenter de faire triompher, dans la mesure où cela est possible, la thèse internationaliste.

POUR QUE MAXIME GORKI PUISSE VENIR EN FRANCE

« Clarté » ayant été saisie du désir exprimé par le grand écrivain russe, Maxime Gorki, actuellement en Allemagne, de venir terminer sa convalescence dans le Midi de la France a pris l'initiative de faire appuyer sa demande de visa par un groupe important de savants, d'artistes et d'écrivains. Il serait en effet désastreux que Maxime Gorki se heurtât à des difficultés de la part du gouvernement français dont on connaît l'actuelle hostilité à tout ce qui est russe.

Voici le simple texte que nous avons pris l'initiative de présenter à tout ce que la France compte encore de consciences probes parmi les artistes et les savants :

Maxime GORKI a fait savoir à ses amis français, qu'il désirait achever sa convalescence dans le midi de la France. Nous vous prions d'appuyer sa demande officielle de visa en ajoutant votre signature à celles qui suivent.

Anatole France, Romain Rolland, Henri Barbusse.

Anatole France, Romain Rolland, Henri Barbusse ont été les premiers à signer la pétition lancée par Clarté. Déjà l'Humanité et le Progrès Civique ont donné à l'appel de Clarté l'hospitalité de leurs colonnes et se préoccupent de grouper des signatures.

Beaucoup ont déjà répondu à notre appel. Voici les premiers noms que nous pouvons publier :

SEVERINE, Magdeleine MARX, Jean BERNIER, Léon BAZALGETTE, STEINLEIN, Jean RICHARD BLOCH, Noël GARNIER, Marcel FOURRIER, Abel DOYSIE, PARIJANINE, HENRY-JACQUES, Albert MATHIEZ, Marcel MARTINET, VAILLANT-COUTURIER, du C. R. de Clarté, Fernand GOUTTENOIRE, DE TOURY, Paul REBOUX, Marcel BATILLAT, Han RYNER, Paul BRULAT, André ARNYVELDE, Henriette SAURET, Albert JEAN, Jules ROMAINS, Albert GLEIZES, Pierre HAMP, Georges DUHAMEL, Georges PIOCH, René FAUCHOIS, Léon WERTH, Paul FORT, André LAMANDE, Mme CURIE, Charles VILDRAC, Lucien LE FOYER, AUTANT LARA, sociétaire du Théâtre-Français, Th. AUTANT, Victor BASCH, HADAMARD, membre de l'Institut. (Signatures recueillies par « Clarté »).

Henry DUMAY, A. AULARD, A. ANTOINE, Victor MARGUERITTE, F. GEMIER, Pierre BERTRAND, Tristan BERNARD, M. Ch. BARON, André BERTHON, E. BARTHE, J. PAUL-BONCOUR, Léon BLUM, Jean FELIX, Jean HENNESSY, Edouard HERRIOT, Marius MOUTET, Etienne ROGNON, Marcel SEMBAT, Marc SANGNIER, députés. François ALBERT, Alexandre BERARD, COYRARD, CUMINAL, HERY, D'LANCIEN, E. MACHET, F. MERLIN, Louis MARTIN, Docteur ROCHE, M. ROUSTAN, SCHRAMECK, SABATERIE, L. THIERY, sénateurs. Henri BELLAMY, Robert de JOUVENEL, Roland DORGELES, A. AGACHE, Général VERRAUX, Georges DUMOULIN, Henri GUERNUT, (Signatures recueillies par « Le Progrès Civique »).

UN EXEMPLE PRIS DANS LE MATIN

Par Fernand GOUTTENOIRE DE TOURY

Le 19 mai, le leader du *Matin* était consacré au procès qui vient de se dérouler à Munich, Fechenbach, l'ancien secrétaire de Kurt Eisner, poursuivant les *Süddeutsche Monatshefte* qui l'avaient accusé de publication tendancieuse et malhonnête des documents von Schoen.

Le correspondant du *Matin*, M. Sauerwein, sous la forme d'une interview du docteur Grelling, l'auteur de *J'Accuse*, y part en guerre contre tous ceux qui doutent que le gouvernement allemand ait été seul responsable de la guerre. Il dit notamment : « A leur fabrique de documents, les bolchevistes fournissent les matières premières, qu'ils extraient à leur gré des soi-disant dossiers trouvés dans les ministères russes. »

On aurait pu entreprendre de ruiner, au fond, la thèse du D^r Grelling ; mais, chacun sait que le *Matin* ne permet d'entendre qu'une cloche.

Aussi, je me bornai à adresser au rédacteur en chef du journal de M. Bunau-Varilla, une rectification concernant un détail matériellement faux que le D^r Grelling avait donné.

C'était une expérience : je voulais voir — naïveté, peut-être ! — si un journal d'information se refuserait délibérément, à une mise au point documentaire.

Ma lettre, ni mes renseignements n'ont jamais paru. Elle s'exprimait ainsi :

« Monsieur le rédacteur en chef,

« Vous avez publié ce matin, 19 mai, un article au sujet du procès de Munich, « où, dites-vous, le secrétaire de Kurt Eisner n'a pu faire condamner ses diffamateurs ».

« Sans aborder la question au fond, sans même envisager — comme j'aimerais à le faire, pour les lecteurs du *Matin*, — l'esprit dans lequel vous publiez cet article, je voudrais vous signaler une erreur matérielle commise par le docteur Grelling, erreur que vous ne manquerez pas de souligner, pour vos lecteurs.

Parlant des documents extraits des archives bavaroises et publiés en décembre 1918, par Kurt Eisner — documents que les *Süddeutsche Monatshefte* ont révéle n'avoir pas été cités complètement, — l'auteur de *J'Accuse* écrit :

« On s'inquiète peu de savoir si les coupures, pratiquées uniquement pour alléger un recueil trop copieux, altèrent le sens de l'ensemble... »

Or, tout au contraire, l'un des principaux soucis du tribunal devant lequel est venue l'affaire, à Munich, fut de s'enquêter de tous les renseignements possibles, quant à la question de savoir si les documents avaient été cités de façon incomplète et tendancieuse et quel avait pu être l'effet de cette publication.

Outre l'avis du signataire des documents qui n'était pas, comme on l'avait écrit, d'abord, le ministre de Bavière à Berlin, comte Lerchenfeld, mais son représentant, le conseiller de légation von Schoen, le tribunal demanda des consultations à des experts allemands qui, au nombre de neuf, déposèrent au procès, sous la foi du serment.

Mais il y a mieux : des consultations écrites furent demandées à douze experts étrangers, d'Angleterre, de France, des Etats-Unis, d'Italie, de Hollande, de Suède, de Norvège, d'Argentine et de Serbie. Parmi ceux-ci se trouvaient deux représentants de l'« Independent Labour Party » anglais, et l'historien américain Sidney B. Fay, universellement connu pour ses recherches objectives sur les origines de la guerre et qui, à aucun degré, n'est d'avis d'innocenter complètement l'Allemagne. Tous, sans exception, ils furent d'avis qu'il y avait eu « Fälschung » (altération ? falsification ? tromperie ?) avec quelques réserves sur la portée juridique du mot allemand dont la signification n'apparaissait pas exactement à chacun d'eux. Le jugement le plus sévère fut celui de M.

Edouard Dujardin, l'historien bien connu, chargé de conférences à l'Ecole des Hautes Etudes, en Sorbonne, qui envoya la consultation suivante :

« C'est vraisemblablement à ma qualité d'historien et de professeur de l'histoire des religions que j'ai dû l'honneur d'être consulté sur la question suivante : les omissions qui ont été indiquées dans la publication du rapport de M. von Schoen, dans le « *Bayerische Staats Zeitung* » du 26 novembre 1918, peuvent-elle être désignées comme des « Fälschungen » (altérations ?). J'ai scruté et étudié ces textes dans le même esprit critique et avec la même objectivité que s'il s'était agi de vieux documents revenus du fond de la poussière des archives, à la lumière du jour et je suis, aujourd'hui, en état de vous faire part de mon opinion, sans la moindre hésitation.

« Il peut y avoir différentes sortes d'altérations (?), comme il y a plusieurs sortes de mensonges. Il y a le mensonge inconsideré (irréfléchi) du gamin des rues qui nie la réalité de la conduite qu'on lui reproche ; il y a le mensonge raffiné (bien réfléchi) d'un Escobar qui, par des moyens de duplicité, sans affirmer quelque chose d'absolument contraire à la vérité, éveille la croyance que ce qui est n'est pas. Personne ne mettra en doute que le second mensonge ne soit infiniment plus dangereux et infiniment plus punissable que le premier.

« Après avoir reproduit tous les passages du rapport de M. de Schoen qui concernent la participation du gouvernement allemand à la note qui fut remise à la Serbie, la personne qui a publié le rapport de M. de Schoen, dans la « *Bayerische Staatszeitung* » a passé sous silence, non seulement d'autres passages de verbiage sans valeur diplomatique — ce qui aurait été compréhensible de toutes façons — mais, précisément, les passages substantiels où le gouvernement allemand était représenté comme déterminé, d'un côté, à localiser le conflit et, de l'autre, à empêcher toute mobilisation de ses troupes et à exercer une pression sur l'Autriche, afin que celle-ci s'abstint de la mobilisation générale.

« Cette personne n'a donc pas commis l'altération qui consisterait à changer un mot, mais celle, infiniment plus grave, qui consiste à fausser le sens d'un témoignage, en passant sous silence une partie substantielle de celui-ci. Ceci n'est pas le mensonge inconsideré d'un gamin des rues, ceci est la tromperie d'un Escobar. »

Encore une fois, en vous donnant ces indications, monsieur le Rédacteur en chef, je ne prends pas parti sur le fond de l'affaire. Il ne s'agit pas de me dresser contre l'ancien secrétaire de Kurt Eisner, Fechenbach — moins encore, contre Kurt Eisner, le grand citoyen de l'humanité, qui a payé, de sa vie, son énergie et son courage (1) : Si je vous ai écrit, c'est dans le seul souci d'informer vos lecteurs, dans le sens de la vérité, sans le triomphe de laquelle nous n'arriverons jamais, ni au désarmement moral, ni au désarmement matériel, ni à la reconstruction de l'Europe ruinée par la guerre.

J'espère que vous voudrez bien communiquer à vos lecteurs, la documentation ci-dessus que j'ai puisée dans un article du général comte de Montgelas, publié par la « *Berliner Börsen Zeitung* » (n° 216-17-18) et que j'ai cru devoir vous adresser avant d'en faire part à d'autres journaux.

Il va sans dire que je n'insiste pas, si vous y voyez quelque inconvénient, pour que mon nom paraisse au bas de cette communication. En vous remerciant, je vous prie de croire, monsieur le rédacteur en chef, à ma considération très distinguée.

(1) La veuve de Kurt Eisner a rejeté la responsabilité des omissions sur le secrétaire de son mari, Fechenbach.

Les Intérêts et la Sottise

QUAND paraîtra ce numéro, l'échéance du 31 mai sera passée et tout porte à croire que l'arrangement combiné à la fois par M. Hermès et l'assemblée des banquiers aura pu aboutir à un résultat satisfaisant...

Oh ! pas satisfaisant pour tout le monde, évidemment !

L'emprunt contracté par l'Allemagne dans les différentes nations du monde s'il parvient à satisfaire partiellement aux obligations des réparations ne le fait qu'en violation de toute une politique française qui préférerait manifestement à la politique d'exécution la saisie des gages réels.

A dire vrai, ce serait là la seule politique logique, au point de vue nationaliste.

Politique de force, de rapine et d'anéantissement du voisin découlant nécessairement du traité de Versailles. La France a recherché l'isolement et la ruine de l'Allemagne dans l'intention de la rendre inoffensive sans s'apercevoir que pour ses alliés d'hier c'était elle, la France, qui devenait — ipso facto — la nation dangereuse pour la paix du monde.

Pour les trublions qui évoluent entre Daudet et André Lefebvre, la combinaison de l'emprunt destiné à garantir les paiements de l'Allemagne est donc une duperie.

Les paiements de l'Allemagne échelonnés sur une longue période de temps ne parviendront, en effet, à faire face qu'à une médiocre partie des frais occasionnés par le traité de Versailles. En même temps, le fait pour les différentes nations d'avoir « placé de l'argent » en Allemagne les rendront solidaires du relèvement du Reich et les engageront à y travailler activement. Acceptée par les nationalistes français, la thèse de l'emprunt international les condamne.

Ce qui est frappant en l'espèce, c'est d'ailleurs le fait que le premier mouvement de solidarité internationale des capitalistes se fait en faveur de l'Allemagne, alors que toutes les tentatives de la France pour créer en sa faveur une action financière analogue ont lamentablement échoué...

Les capitalistes internationaux, sous couleur de satisfaire la France dans ses revendications essentielles, l'entraînent dans la politique même qu'elle ne cesse de combattre et qu'elle a plus particulièrement combattu à Gênes. Il est à croire que les récentes élections cantonales ont pesé quelque peu sur la détermination des gouvernants français en mal de guerre...

QUELLES réactions, sous cette politique nouvelle, peuvent se manifester chez les nationalistes allemands ?

Pour eux comme pour les nôtres, c'est une défaite. Un emprunt est en effet une obligation quasi sacrée dans le régime capitaliste, tandis qu'un traité reconnaissant une dette, traité imposé par la violence, peut toujours être modifié, soit par la violence, soit par son affaiblissement résultant du désaccord entre les vainqueurs... La substitution n'est point faite pour leur plaisir ; elle jure en partie leurs appétits de revanche par les avantages qu'elle apporte aux hommes d'affaires du Reich... Quant au prolétariat allemand, il est une fois de plus le dindon de

la farce, la victime de cette combinaison là comme des autres. C'est, en effet, lui qui, tant que durera le régime capitaliste, sera forcé de supporter les frais du paiement des intérêts de l'emprunt nouveau.

JUSQU'OU ira la sympathie que l'Amérique, en la circonstance témoigne à l'Europe ? Cela ne doit pas être sans inquiéter les milieux anglais.

Plus nous nous éloignons de la guerre et plus, en effet, il apparaît que l'Angleterre poursuit une politique de féderation européenne où elle aurait la première place.

Chez Lloyd George, il semble que la préoccupation continentale l'emporte désormais sur la politique traditionnelle du superbe isolement.

Les mers ne sont plus sûres, les colonies et les dominions montrent une tendance à la sécession. Les menaces intérieures résultant du chômage et de l'accumulation des stocks se font véhémentes ; l'Angleterre tourne son impérialisme vers l'Europe où la misère allemande et la détresse russe semblent offrir de merveilleux terrains d'exploitation en même temps que des éléments de combinaisons politiques nouvelles. En face de l'Amérique organisant son continent, l'Angleterre veut organiser celui dont elle est la sentinelle avancée.

L'ère des conflits mondiaux ouverte par la guerre européenne de 1914 doit un jour ou l'autre se poursuivre par la guerre intercontinentale, heurtant pour la conquête des pétroles les deux fractions anglo-saxonnes disciplinées sous leur hégémonie industrielle et financière peuples germaniques et peuples latins...

Le calcul ne manque pas d'envergure ; mais la Russie des soviets, porte de l'Asie indienne et chinoise, demeure l'inconnue... Ne nous étonnons pas dans ces conditions que toute l'attention et toute la sollicitude du Premier britannique demeure consacrée sur la Russie quand la diplomatie française s'agit...

L'essentiel demeurera néanmoins, en ce qui concerne la France, d'éviter son accord trop étroit avec les Etats-Unis. Ce péril écarté, son opposition sera négligeable.

M. Tardieu s'est fait, à la Chambre des députés, l'écho de cette opposition dans ce qu'elle a de plus désordonnée et de plus enfantin.

Dans un discours qui est certainement l'un de ses plus médiocres, cet auteur du traité de Versailles a critiqué l'apologie de la politique française basée sur l'idéalisme nationaliste opposé au « matérialisme économique » de l'Angleterre.

Avec une méconnaissance écrasante des réalités — amour-propre d'auteur plutôt qu'ignorance — il a tenté de justifier la balkanisation de l'Europe et a, de plus, glorifié le dogme intangible de la propriété privée.

Il n'est parvenu qu'à souligner le caractère profondément réactionnaire de la politique française évoluant hors du temps dans le domaine des rêveries mesquines et rétrogrades, dès qu'autour d'elle un monde prodigieusement industrialisé tend de plus en plus à briser le cadre des frontières et à faire sauter les bornes de l'intérêt individuel jusque dans les grandes associations capitalistes modernes...

LA VIE DE CLARTÉ

523 abonnements de 3 ans

Comme nous le faisons prévoir dans notre dernier numéro, nos cinq cents abonnements de trois ans ont été largement couverts à la fin de la semaine dernière. Et les demandes continuent à arriver, que nous ne pouvons refuser à nos amis.

Au 25 mai nous avons recueilli 523 abonnements de 3 ans, se répartissant ainsi :

France	459
Colonies	16
Etranger	48

Parmi lesquels 277 abonnés nouveaux en quelques semaines.

Il est vrai que du fait de nos abonnements de 3 ans, nos abonnements de 1 an subissaient une baisse sensible. En avril, nous n'avons enregistré que 28 abonnés nouveaux et 44 renouvellement, mais auxquels il convient d'ajouter 115 nouveaux abonnés de 3 ans.

En mai 19 abonnés nouveaux, 24 renouvellements et 162 nouveaux abonnés de 3 ans.

Ce qui nous donne à notre 7^e mois de parution : 1.889 abonnés. Beaucoup de revues « arrivées » voudraient pouvoir en dire autant.

Néanmoins ce résultat obtenu par nos seuls moyens, ne nous satisfait pas encore entièrement. Il nous faut boucler notre première année d'existence avec plus de 3.000 abonnés. C'est donc 1.111 abonnés à trouver d'ici novembre. Soit, une moyenne de 222 abonnés nouveaux par mois.

Ce chiffre-là nous pouvons facilement l'atteindre si chacun de nos amis veut y mettre du sien.

D'abord il nous faut trouver dans chaque département, dans chaque ville ou région, un ou deux amis sur lesquels nous puissions compter. A chacun de ceux-là nous enverrions mensuellement un paquet de 125 exemplaires de notre revue (numéros invendus) qu'ils se chargeraient de distribuer autour d'eux. QUE CEUX-LA NOUS ENVOIENT DONC DES MAINTENANT LEURS ADRESSES.

Ensuite nous venons d'étudier pour les vacances tout un projet d'abonnements avec primes pour l'abonné et pour l'abonné. Nous avons même pensé pour donner plus d'intérêt à cette campagne d'abonnements à la doter de deux prix de 500 francs, destinés à récompenser nos deux amis qui nous auront fait l'un le plus grand nombre d'abonnements, l'autre le plus en un seul mois, jusqu'au 1^{er} novembre.

Chaque nouvel abonné aura droit à une prime en livres de la valeur du prix de son abonnement et à tous ceux qui nous auront envoyé le nom de 5 abonnés, nous offrirons gracieusement la collection des œuvres de Barbusse et de Latzko — ou les Jean Christophe de Romain Rolland. Nous en reparlerons dans notre prochain numéro.

La Vie de Clarté à l'Etranger

AUTRICHE. — Le Comité Directeur vient d'être nommé par les membres de la section centrale autrichienne. Bien que la ratification définitive de cette nomination dépende de la prochaine réunion plénière de Clarté autrichienne, nous pouvons donner la désignation du Bureau :

Secrétaire général : D^r Josef Luitpol Stern ; secrétaire adjoint : D^r Anna Nussbaum ; trésorier : D^r Egon Schönhof ; archiviste : D^r Grünberg ; les autres membres du Bureau sont Leonhardt-Frank, Otto Neurath, Bella Balasch, D^r Goldscheid, Alfred Adler, Mme A. Adler, Else Friedmann et Léon Aron.

BELGIQUE. — La section de Clarté de Bruxelles, comme tous nos camarades de l'avant-garde de la pensée, ont été douloureusement frappés par la mort de Théo Counet qui avait assumé avec une énergie remarquable et l'ardeur réfléchie qu'il mettait en toutes choses, de centraliser les efforts de Clarté en Belgique. Notre camarade V. C. Neumans, 26, rue de Berkendael, Uccle-Bruxelles, qui était le collaborateur administratif de Théo Counet, a assumé de rallier nos camarades depuis la mort de Théo Counet. S'adresser à lui pour tous renseignements relatifs à Clarté.

En EGYPTÉ et en PALESTINE les sections de Clarté ont eu spécialement à souffrir des événements politiques et de brutales propagande impérialiste. Mais la création des centres et la diffusion des idées de Clarté ne présente pas les mêmes difficultés que celles que rencontrent les groupements politiques avancés — le programme de Clarté, plus large et plus général que les programmes politiques lui permettent de rallier dans tous les milieux divers, les esprits et les bonnes volontés vers les grandes causes humaines, alors que les efforts des groupements politiques se trouvent directement enrayés et paralysés par l'intervention des autorités.

Il est nécessaire que les divergences d'opinion portant parfois sur de simples détails ou bien sur des points secondaires, ne se développent pas dans le sein et entre les sections. Une des raisons d'être de Clarté est de permettre à tous les éléments qui sont purement et hautement révolutionnaire, de former un front unique.

ITALIE. — La section centrale de Clarté vient d'être constituée à Rome sous l'initiative de notre camarade Lucidi.

SUISSE. — Genève. — Ce groupe continue sa progression et son action s'amplifie sans cesse. Le plan des conférences fixes et des causeries de l'année a porté sur : La guerre qui vient ; la question des changes ; la loi de production capitaliste ; la naissance du capitalisme ; la naissance du prolétariat (machinisme) ; les lois naturelles et les lois humaines (évolution sociale) ; les martyrs de l'internationale ; les luttes extérieures contre la Russie des Soviets ; l'évolution des révolutions. Ce plan a été réalisé en tous points avec énergie et continuité de vues, malgré des conditions difficiles.

La section de Genève a créé une bibliothèque et a participé d'une façon active au travail de secours aux affamés de Russie.

La dernière assemblée générale a renouvelé sa confiance au Comité de Direction sortant.

Bâle. — Les relations avec les camarades suisses du *Lien International de la Jeunesse* se poursuivent en vue d'un travail commun et dans le but de chercher une base de collaboration avec les éléments de ce groupement, fondé par le Professeur Léonard Nelson.

DIVERS. — Des sections de Clarté ont en formation à Lisbonne, à Ploesti (Roumanie) et au Mexique.

FRANCE. — Il y a quelques mois une section a été fondée sous l'impulsion de Ernest Denante, à Courthézon (Vaucluse).

Les camarades des groupes français sont priés de bien vouloir s'adresser dorénavant à Henri Barbusse, chargé par le Comité Directeur de s'occuper spécialement de l'organisation des groupes. Lui envoyer les notices destinées à être publiées par la Revue.

Le gérant : Pierre SUCHET.



GRANDE IMPRIMERIE « PERFECTA »
3, rue Neuve-Popincourt, Paris (XI^e)

Notre publicité nous aide à vivre provisoirement. Que chacun de vous s'abonne et nous pourrions la choisir.

“ TRAVAIL ”

Société Coopérative des Ouvriers Tailleurs

Fondée en 1904

Lecteurs de « CLARTE » allez à « TRAVAIL »

Coopérative des Ouvriers tailleurs, fondée en 1904

Vous y serez habillés avec goût par des techniciens éprouvés sortant des grandes maisons et vos costumes vous coûteront 40 0/0 moins cher que chez les meilleurs tailleurs.

N'ayez pas d'hésitation, allez de notre part

à “ TRAVAIL ”

25, rue Vivienne, 25 — Téléph. : CENTRAL 02-85
24, av. du Maine, 24 — Téléph. : FLEURUS 21-13

COMPLETS SUR MESURE à partir de 270 francs

ECONOMISONS sur le prix de notre nourriture en faisant chaque jour un repas complet, délicieux et vite préparé avec la

Frumine

ALIMENT INTÉGRAL VITAMINÉ
23, Faubourg Saint-Honoré, PARIS

Envoi province franco contre mandat ou remboursement
Deux ablettes repas : - 75 La boîte de poudre : 6 50

EDOUARD DUJARDIN

MARI MAGNO

POEMES

Editions des « Cahiers Idéalistes », à tirage limité, sur papier velin pur fil 15 »
Franco 16 50

GOUTTENOIRE de TOURY

Jaurès et le parti de la Guerre

Ce livre retrace la lutte de Jaurès contre la guerre.

Prix..... 6 fr. 50
Franco..... 7 fr. 15

“ LA LUTTE DE CLASSE ”

combat pour l'adhésion des syndicats français à l'Internationale syndicale de Moscou.

Parait tous les 15 jours

SOCIÉTÉ DU GAZ DE PARIS

MM. les actionnaires sont convoqués en assemblée générale ordinaire pour le mardi 30 mai 1922, à 15 h. 30, à la salle des Ingénieurs Civils, 19, rue Blanche, à Paris.

Ordre du jour :

1^o Lecture du rapport du conseil d'administration et du rapport des commissaires sur l'exercice 1921 ; 2^o approbation des comptes et du bilan de cet exercice ; 3^o fixation du dividende pour les anciennes actions (numéros 1 à 120000) ; 4^o nomination et réélection d'administrateurs ; 5^o nomination des commissaires des comptes ; 6^o autorisation prévue par l'art. 40 de la loi du 24 juillet 1867.

L'assemblée générale se compose de tous les actionnaires possédant au moins 10 actions.

Toutefois, les propriétaires de moins de 10 actions pourront se réunir pour former le nombre nécessaire et se faire représenter par l'un d'eux ou par un autre actionnaire, membre lui-même de l'assemblée.

MM. les actionnaires sont informés que le conseil d'administration, usant de la faculté qui lui est réservée par l'art. 34 des statuts, a décidé de proroger jusqu'au 16 mai 1922 le délai de dépôt des actions. En conséquence, les titres peuvent être déposés jusqu'au 16 mai inclusivement dans les caisses des grands Etablissements de crédit ou de leurs succursales et agences.

Les actionnaires ayant effectué le dépôt de leurs actions recevront, sur leur demande, une carte d'entrée à l'assemblée générale.

Le Conseil d'Administration.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Assemblée générale annuelle du 10 avril 1922

Dans son Rapport aux actionnaires, le Conseil d'Administration de la Société Générale, après un exposé de la situation économique, signale le concours étendu prêté par l'Etablissement à l'Etat, aux grandes entreprises publiques et aux groupements de sinistrés.

C'est ainsi que la Société Générale a souscrit pour son compte et pour celui de sa clientèle des Bons de la Défense Nationale dont le montant dépasse notablement tous les chiffres précédemment obtenus ; elle a figuré, en outre, pour 11 0/0 dans l'émission des bons à 2 ans du Trésor Français et des obligations du Crédit Foncier, pour 15 0/0 dans les souscriptions aux bons 1921 du Crédit National et pour 30 0/0 dans le résultat de la Ville de Paris. Plus du cinquième des titres émis pour le compte des deux principaux groupements de sinistrés, ceux des Houillères et de la Grosse Métallurgie, ont été placés par ses soins.

Le portefeuille moratoré, dont l'apurement se poursuit, ne représente plus qu'une faible proportion de son montant original, 3,85 0/0 exactement ; le rapport souligne ce fait comme un symptôme réconfortant des qualités d'ordre, de travail et de probité des commerçants français.

En raison du développement considérable des principaux services, la Société a dû rechercher de nouveaux locaux suffisants pour la soustraire définitivement aux préoccupations d'emplacement ; c'est ainsi que l'immobilière Parisienne et Départementale, dont elle a le contrôle, a été amenée à acquiescer la majorité des actions de la Société de la Rue Edouard VII.

Le régime des retraites du personnel est entré en vigueur le 1^{er} juillet 1921 ; diverses modifications de sens plus libéral ont été introduites dans certaines parties du projet, notamment en ce qui concerne l'âge de la retraite qui a été abaissé à 55 ans.

La Société Générale s'est assurée le contrôle exclusif de la Banque Française de Syrie et se trouve ainsi représentée à Beyrouth, Damas, Alep, Mersine et Adana. La Société Française de Banque et de Dépôts a repris le paiement des dividendes interrompu pendant la guerre.

Les résultats de l'exercice ont été satisfaisants malgré la crise qui sévit dans tous les domaines de la vie économique.

Sur le produit net de l'exercice, qui s'est élevé à Frs. 25.081.394,09, le Conseil a proposé de payer un dividende de 22 frs 50 par action, sous déduction des impôts, soit net 20 frs 25, égal à celui de l'exercice précédent, cette répartition laissant encore un solde disponible de Frs. 4.638.997,43 qui a été reporté à nouveau. Un acompte de Frs. 6,25 ayant été payé le 2 janvier, le solde de Frs. 14,- nets sera mis en paiement le 1^{er} juillet.

Le Conseil a proposé la nomination comme Administrateurs, de M. Henry Poirier, ancien Directeur, et de M. Cornudet, ancien Censeur, et le Comité de Censure, celle de M. George Verstraete, comme Censeur.

L'Assemblée a approuvé à l'unanimité toutes les résolutions présentées.

BANQUE DE L'UNION PARISIENNE

L'assemblée générale des actionnaires de la Banque de l'Union Parisienne, qui s'est tenue le 29 avril 1922, a approuvé les comptes de l'exercice 1921.

Les bénéfices bruts de l'exercice s'élevaient à 19.624.502 fr. 62.

Les produits nets qui, déduction faite des seules charges normales, se fussent élevés à 10 millions 410.980 fr. 39, ont été presque entièrement consacrés à l'amortissement des moins-values du portefeuille-titres, de sorte que le solde bénéficiaire du compte « Profits et pertes » n'est que de 445.875 fr. 85 et vient, après déduction des 5 0/0 de la réserve légale, s'ajouter au report à nouveau des exercices antérieurs, qui s'est ainsi trouvé porté à 13.383.930 fr. 52.

Sur la proposition du Conseil, l'assemblée a fixé le dividende à 30 francs par action et décidé de prélever les 9 millions de francs nécessaires à cette distributeur sur le compte « Report à nouveau », dont le solde se trouve ainsi ramené à 4 millions 383.930 fr. 52.

Les livres de la littérature russe que vous devez acheter

La Librairie de « Clarté » a spécialement établi pour ses lecteurs un catalogue révisé, mais complet des meilleurs ouvrages des romanciers russes actuellement traduits en français. Il importe que tous ceux qui veulent connaître l'âme russe en cherchant le reflet dans une littérature d'une richesse, d'une beauté et d'une originalité qu'on ne saurait trouver en aucune autre de la vieille Europe.

ANDRIEIEF (Léonide) : <i>Le rire rouge</i>	5 »	GORKY (Maxime) : <i>Dans la Steppe</i> ...	7 »	TOLSTOI (Léon) : <i>Les confessions, récits populaires</i>	6 75
— — <i>Le joug de la guerre</i>	5 25	— — <i>Cain et Artème</i>	7 »	— — <i>Critiques de théologie dogmatique</i>	5 75
— — <i>Le Gouffre</i>	7 »	— — <i>Ecrits de la révolution</i>	6 75	— — <i>Au Caucase (récits militaires)</i>	6 »
BOUNINE (Ivan) : <i>Le Monsieur de San-Francisco</i>	5 »	HERZEN (Alexandre) : <i>Récits et Nouvelles</i>	5 75	— — <i>Plaisirs cruels</i>	6 75
DOSTOIEVSKY (Th.) : <i>Humiliés et offensés</i>	7 »	— — <i>Lettres de France et d'Italie</i>	5 75	— — <i>Plaisirs vicieux</i>	6 75
— — <i>Souvenirs de la Maison des Morts</i> ..	7 »	KOROLENKO (Vladimir) : <i>La Forêt murmurante, Le Musicien aveugle, suivi de contes d'Ukraine et de Sibérie</i>	5 75	— — <i>Pollkouchka</i>	6 »
— — <i>L'Idiot</i>	7 »	KOUPRINE : <i>Le Duel</i>	5 »	— — <i>Katia</i>	6 »
— — <i>Les Frères Karamazov</i>	7 »	MERIKOWSKY (Dmitri) : <i>La résurrection des Dieux (Léonard de Vinci)</i>	7 »	— — <i>Contes et Romans posthumes</i>	6 »
— — <i>La logeuse (suivi de deux histoires)</i> ..	6 »	— — <i>La Mort des Dieux</i>	7 »	— — <i>A la recherche du bonheur</i>	6 »
— — <i>Les étapes de la femme</i>	7 »	— — <i>Théâtre</i>	7 50	— — <i>Deux générations</i>	6 »
— — <i>Le double</i>	5 75	NEKRASSOW : <i>Poésies populaires</i>	7 »	— — <i>Le chant du cygne</i>	6 »
— — <i>Journal d'un écrivain</i>	5 75	OSTROVSKY : <i>Théâtre (3 volumes à)</i>	4 80	— — <i>Le salut est en vous</i> ..	7 »
— — <i>L'Eternel Mari</i>	3 »	PISSEMSKY (Alexis) : <i>Dans le Tourbillon</i> ..	6 75	— — <i>La famine</i>	6 »
GOGOL (Nicolas) : <i>L'Inspecteur</i>	4 50	POUCHKINE : <i>Contes</i>	1 50	— — <i>Les Décembristes</i>	5 75
GONTCHAROV (Ivan) : <i>Simple histoire (2 volumes à)</i>	6 »	TOLSTOI (Léon) : <i>Guerre et Paix (3 volumes à)</i>	5 75	— — <i>Dernières Nouvelles</i> ..	5 75
GORKY (Maxime) : <i>Les Vagabonds</i>	7 »	— — <i>Resurrection (2 volumes à)</i>	5 75	— — <i>Ma confession</i>	5 75
— — <i>Les déçus</i>	7 »	— — <i>Les Cosaques, etc.</i>	5 75	— — <i>Que faire ?</i>	5 75
— — <i>L'annonciateur de la tempête</i>	7 »	— — <i>La Jeunesse, etc.</i>	5 75	— — <i>Ce qu'il faut faire</i>	5 75
— — <i>L'angoisse</i>	7 »	— — <i>Sur l'instruction du peuple, etc.</i>	5 75	TOURGUENEFF (Ivan) : <i>Héroïsme d'amour</i> ..	3 »
— — <i>La mère</i>	7 »	— — <i>La mort d'Ivan Iltch, etc.</i>	5 75	— — <i>Eaux pritanieres</i> ..	4 50
— — <i>Le patron</i>	6 »	— — <i>Articles pédagogiques, etc.</i>	5 75	— — <i>Récits d'un chasseur</i> ..	1 »
— — <i>Ma vie d'enfant</i>	6 75	— — <i>L'Enfance, l'Adolescence Sébastopol, etc.</i>	5 75	— — <i>Théâtre</i>	7 50
— — <i>Varenka Olessova</i>	7 »	— — <i>Que devons-nous faire, etc.</i>	5 75	TCHÉRHOFF (Anton.) : <i>Un duel</i>	7 »
— — <i>Dans les bas-fonds</i> ..	7 »	— — <i>Les 4 Evangiles, 3 volumes à</i>	5 75	CHUZEVILLE : <i>Anthologie des poètes russes</i>	6 »
		— — <i>Le journal d'un mar- queur, etc.</i>	5 75	OSSEIP-LOURE : <i>La psychologie des romanciers russes</i>	10 50
				PERSKY (Serge) : <i>La vie et l'œuvre de Dostolensky</i>	7 50
				WALISZEWSKY : <i>La littérature russe</i>	15 »
				WYZEWA (Téodor de) : <i>Ecrivains étrangers (Tourgueneff, Tolstoï, Gogol, Goucharof, Dostolevitzky, etc.), 3 volumes à</i>	7 »
				STRANNIK (Ivan) : <i>La pensée russe contemporaine</i>	7 »

LES LIVRES QU'IL FAUT AVOIR LUS :

JEAN GALTIER-BOISSIERE

LOIN DE LA RIFLETTE

Le Livre de l'Arrière que Courteline aurait signé.

Un vol. 5 fr.

JEAN PELLERIN

LE DINER DES BONS MENAGES

suivi de MIGUEL L'ARAGONAIS

« C'est un petit chef-d'œuvre d'observation comique le tableautin parfait du monde de la noce parisienne »

Un vol. 3 fr. 50

CYRIL-BERGER

L'EXPERIENCE DU D' LORDE

« L'effroyable lutte de deux savants, que sépare la haine scientifique, la plus terrible de toutes ».

Un vol. 6 fr.

ERNEST TISSERAND

POUR LES FINANCES

D'UN DICTATEUR

« Il n'y a pas de livre plus actuel et qu'il soit plus nécessaire de lire. »

Un vol. 2 fr. 50

THEATRE

MAURICE DONNAY ET LUCIEN DESCAVES

THEATRE LIBRE

I. — LA CLAIRIERE. Cette œuvre prend à l'heure présente une saisissante actualité.

II. — OISEAUX DE PASSAGE. — Etude de l'âme russe en son ambiguïté.

Un volume 6 fr. 50

En vente à la Librairie "CLARTÉ" et aux EDITIONS G. GRÈS & Cie, 21, rue Hautefeuille, Paris (VI^e)